HANS AKERHIELM
aumônier militaire suédois

LE GLAIVE SOUS LA CROIX

En Finlande avec les Volontaires suédois

D744
.4.A31

LES ÉDITIONS LABOR, GENÈVE

LIBRARY OF PRINCETON
1. 25. 49.
THEOLOGICAL SEMINARY
D744
.4.A31

LE GLAIVE SOUS LA CROIX

PARU EN ALLEMAND
(TRADUIT DU SUÉDOIS)
A
L'EVANGELISCHER VERLAG A. G.
ZOLLIKON - ZURICH

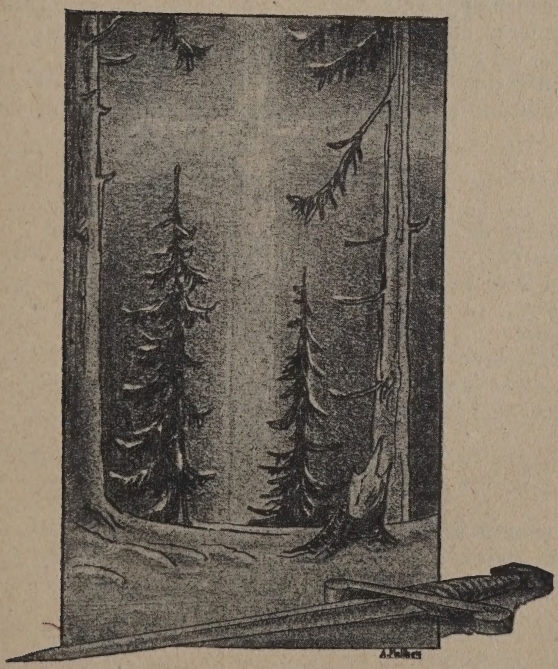
TRADUCTION FRANÇAISE
DE
CHARLES BRÜTSCH
ET
DAVID FRANCEY

HANS AKERHIELM
aumônier militaire suédois

LIBRARY OF PRINCETON
JAN 25 1949
THEOLOGICAL SEMINARY

LE GLAIVE SOUS LA CROIX

En Finlande avec les Volontaires suédois



LES EDITIONS LABOR, GENÈVE

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS .. 5
INTRODUCTION .. 7
Le Corps des Volontaires .. 15
Plus précieux que la vie ! .. 20

1re Partie : LE DEPART

De la prière .. 23
Etes-vous prêts ? .. 27
L'amour de Dieu est notre joie .. 31
Foi et obéissance .. 34
Le Christ notre camarade .. 37
Dieu notre guide .. 39
La souffrance approche .. 43
Les premières victimes .. 46
Le démon est près de nous... mais Dieu aussi ! .. 49
De la confession .. 51
De la tentation de déserter .. 54

2e Partie : LA LUTTE

En présence de la mort .. 58
De l'épreuve .. 60
Que va-t-il se passer ? .. 63
Le chemin .. 65
Le paradis .. 68
Magnus Dyrssen .. 71
La voix de la justice .. 73
Puissance de l'Etat et puissance divine .. 78

3e Partie : LA PAIX

Sur le champ de bataille .. 85
Vendredi Saint .. 88
La Sainte Cène .. 90
Pâques .. 92
Lundi de Pâques .. 94
La lutte continue .. 96
Melcher Wernstedt .. 99
Helge Wallmann .. 101
Le glaive sous la Croix .. 104

AVANT-PROPOS

L'ouvrage que voici n'est point ce qu'il est convenu d'appeler un ouvrage d'édification. Il vous place d'emblée dans les brutalités de la vie réelle, telle que la vivent les soldats de ce temps au milieu du fracas des armes et du tonnerre des bombardements.

Cette vie est celle que chaque aumônier militaire est appelé à partager avec la troupe qui lui est confiée.

L'auteur, le pasteur Akerhielm, est un soldat ou plus exactement un officier de réserve de l'armée suédoise. Et c'est en soldat qu'il fait connaître à ses camarades soldats le message de l'Evangile. Le ton de ses exhortations est vif, direct, pour tout dire : militaire. Ce n'est point, certes, le genre « gnan-gnan » qu'on a parfois reproché à la prédication chrétienne.

Articles, conférences ou méditations sont courts, originaux, vécus. Chacun a son caractère propre. Au plaisir que l'on aura à les lire, on peut se représenter l'intérêt que, dans le feu de l'action, des soldats prenaient à les entendre. Car c'est un art difficile que de savoir capter l'intérêt du soldat! Ces méditations pleines d'idées neuves sont enrichies de petits tableaux pris sur le vif; elles nous font connaître un aspect nouveau de la piété scandinave: l'alliance si caractéristique de la valeur guerrière et de la foi, cette foi robuste et simple des légionnaires d'un autre âge. Instinctivement, l'on évoque les reîtres de Gustave-Adolphe combattant pro aris et focis *ou, plus près de nous, les arquebusiers confédérés conduits par un Ulrich Zwingli. Casque, épée et Bible en mains — tels*

paraissent être en raccourci les symboles de cette foi virile et forte.

Chez nous aussi, de tels accents doivent être entendus.

La tourmente qui dévaste l'Europe et va sans doute gagner la planète entière n'épargnera personne, — dans ses biens, ni dans son âme. C'est pourquoi, il faut retenir de ces expériences d'un lutteur, qui toujours reçut de Dieu le message topique, un enseignement qui « plaque », mieux encore : un mot d'ordre solennel.

Pour le droit et la vérité,
Pour la patrie et l'humanité,
Pour ceux dont les jours vont finir,
Pour ceux dont le jour doit venir,
Pour les peuples et pour les rois,
Il n'est d'espoir que dans la Croix.
Sois fidèle, tu seras fort,
Sois fidèle jusqu'à la mort !

INTRODUCTION

« Le chrétien ne doit jamais recourir au glaive pour défendre sa propre vie et sa propre cause. Mais il lui est permis de s'en servir pour autrui lorsqu'il s'agit de s'opposer à la méchanceté et de défendre la foi. » LUTHER.

On sait en quoi consista la première réaction des gouvernements scandinaves lorsqu'en l'automne de 1939 se déchaîna sur l'Europe le conflit qui dure encore : avant toutes choses, maintenir la neutralité.

Une telle attitude s'imposait.

De par sa situation géographique et politique, la Scandinavie n'appartenait à aucun des deux camps ennemis. Elle n'avait pas été préparée à la lutte. Sa puissance militaire était trop réduite pour qu'on pût l'utiliser dans un but offensif et l'opinion publique n'entrevoyait même pas la possibilité d'une intervention armée. Ses dirigeants avaient su se dégager à temps des conventions que la Société des Nations imposait à ses adhérents. Ainsi, nulle divergence sur les principes régissant la politique extérieure.

Il en était tout autrement pour les individus.

Quoique neutres, ils se devaient de prendre position en face d'événements aussi tragiques. On assista, dès lors, au triomphe de l'opportunisme auquel se complaisent les âmes mercenaires, les profiteurs et, tout autant, les masses apeurées et dociles. Après avoir gémi sur les malheurs de la guerre, on calculait les chances de celles des parties belligérantes dont on souhaitait la victoire. N'est-ce point là l'échappatoire habile de qui veut par-dessus tout éviter les complications ?

Pour ceux, toutefois, qui n'abordaient pas à la

légère le problème de la guerre, mais sentaient en eux-mêmes l'impérieux besoin de définir leur position à son endroit, la tâche ne laissait pas d'être ardue. Le problème surgissait à nouveau, pour la solution duquel les siècles ont peiné en vain ; plus insoluble que jamais, il ne s'en imposait pas moins à quiconque demeure conscient de sa responsabilité. L'individu doit-il refuser le service militaire, doit-il accepter de le subir, ou au contraire l'accomplir avec enthousiasme ? Telles étaient les questions auxquelles une réponse devait être donnée.

La tendance, qui voit dans l'Etat l'incarnation la plus haute de l'esprit du siècle et dans le nationalisme une question de convenance, ne survivait qu'au sein des classes bourgeoises dont la formation intellectuelle s'était opérée antérieurement à 1914. Demeurée entièrement étrangère à la jeunesse, elle gardait de puissants soutiens dans la presse et la littérature.

Les masses populaires, elles, inclinaient plus ou moins vers le pacifisme et faisaient de la paix un idéal qu'on ne discute pas. Cette position s'accordait à merveille avec la politique de neutralité qui dura jusqu'en 1939 et elle eut pour adhérents, outre ceux dont la sincérité ne fait pas de doute, bon nombre d'opportunistes sachant escompter les profits faciles d'un conflit qui ne les atteignait pas [1].

Pour étayer leurs points de vue respectifs, nationa-

1. Sur les graves conséquences de la prospérité matérielle et de l'égoïsme qui en découle, l'information suivante, parue dans les journaux d'août 1941, est suffisamment probante :

Une commission spéciale, chargée par le gouvernement de Stockholm d'étudier le phénomène inquiétant de la dénatalité, a récemment reconnu que la Suède a le triste privilège d'avoir le taux le plus bas des naissances : 2,5 pour mille, alors qu'en Italie, par exemple, il est de 18 à 19 pour mille.

La Suède est, à cause de cela, le pays où le pourcentage des vieillards est le plus élevé : plus de 25 pour cent des habitants sont âgés de plus de 55 ans. Et l'on a caculé qu'en 1968 les hommes âgés de 55 à 70 ans constitueront la partie la plus nombreuse de la population du royaume.

Sur 100.000 familles, à Stockholm, 500 seulement ont cinq fils et plus ; 900 en ont quatre ; 3.400 en ont trois ; 11.000 en ont deux et 28.000 en ont un. Si la situation ne change pas, la Suède, qui a aujourd'hui environ dix millions trois cent mille habitants, n'en comptera plus que trois millions dans un siècle.

(*Les traducteurs*).

listes autant que pacifistes avaient recours aux arguments d'ordre religieux. De tout temps les pacifistes ont puisé des arguments dans le Sermon sur la Montagne ; mais ne connaît-on pas aussi l'exemple du Bon Berger donnant sa vie pour ses brebis ? De plus, les interventionistes chrétiens pouvaient invoquer l'autorité de Luther qui, en 1526, avait écrit que la guerre et l'emploi des armes étaient d'origine divine. Il est vrai que cette thèse du Réformateur n'était point le fruit d'une théorie politique, car, trois ans auparavant, n'avait-il pas déclaré aux victimes des persécutions religieuses « qu'il est agréable à Dieu que nous consi- « dérions comme seigneurs miséricordieux ceux qui « sont des bourreaux et que nous nous prosternions « devant eux en les servant en toute humilité ? »...

Or, les « bourreaux de Dieu » n'ont pas cessé d'être à l'œuvre sur cette terre. Pour ceux qui basent leurs jugements sur des considérations humanitaires, le sang qui coule et les cris des victimes ne peuvent avoir qu'un sens très clair : le croyant doit voir, dans les événements qui se déroulent, un jugement de Dieu. S'il faut choisir entre les deux extrêmes du pacifisme et du nationalisme, on ne peut échapper à cette évidence.

Mais à ce point de vue d'ordre moral s'en est opposé un, tout différent, grâce à quoi les controverses ont pris une actualité infiniment plus grande.

Les événements actuels ont à leur origine une conception métaphysique selon laquelle la constitution des Etats, la lutte pour l'existence, la conquête et la guerre sont tout simplement des fonctions de l'espèce humaine. Ce sont là, déclarent les partisans de ces doctrines, des manifestations de la vie qu'on ne doit pas juger au nom d'un facteur moral plus qu'on ne le fait pour des constatations d'ordre matériel, comme en présentent la stratification géologique ou l'évolution du règne animal.

Le monde moral, — toujours selon ces doctrinaires

— ce monde dans lequel l'individu doit faire ses preuves, est plutôt l'œuvre de la collectivité, de l'Etat qui combat : aussi, dans l'ordre politique tel qu'il est constitué, le devoir de chacun est-il de se montrer obéissant en tant que sujet et vaillant en tant que soldat. L'attitude qui découle d'une telle conception ne saurait, il est vrai, constituer une base suffisante pour un absolu d'ordre moral, mais elle représente une ligne de conduite si claire qu'elle offre à la jeunesse sensible à des considérations idéalistes des perspectives que celle-ci peut envisager avec sérieux. Toutefois il convient de reconnaître qu'avec une telle conception du monde, disparaît toute considération d'ordre chrétien.

Aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue moral, les Scandinaves se trouvaient donc divisés, en l'automne de 1939, en deux camps bien distincts : les uns se réclamant du pacifisme et du principe de neutralité, les autres penchant vers un dynamisme d'ordre politique sous sa forme la plus moderne. Numériquement, le premier groupe l'emportait de beaucoup.

Entre ces tendances, aucune conciliation possible, car ni l'une ni l'autre des deux solutions ne saurait enserrer, même approximativement, les problèmes dans toute leur étendue. Certains de leurs aspects, acceptables pour le chrétien, étaient incompatibles en tant que solutions globales. Fallait-il choisir entre une abstention totale et une intervention également totale ? Personne à ce jour n'avait encore répondu à la question : — Y a-t-il un devoir national basé sur l'obligation morale et chrétienne ?

C'est à ce moment — 30 novembre 1939 — qu'éclata la guerre russo-finlandaise. Il est superflu d'en rappeler la cause originelle : la Finlande ne pouvait de bon gré consentir à la cession des territoires que l'on exigeait d'elle. C'est pourquoi elle fut attaquée par l'Union des Républiques soviétiques dont la population est quarante-cinq fois plus grande que la sienne.

La Finlande était en état de légitime défense.

Mais, en ce qui concerne le peuple suédois, le moment était venu de préciser sa position. Jusqu'alors latent, le problème d'ordre moral apparut tout à coup en pleine lumière ; il passa du domaine de la théorie à celui de la pratique : l'heure de la décision avait sonné.

Nous devons à la guerre finlandaise de nous avoir fait voir plus clair en nous-mêmes. Elle fut, à proprement parler, un moyen de nous éduquer. Non pas en ce sens que la diplomatie suédoise eût à modifier son orientation, car le navire de l'Etat devait frayer sa voie à travers les récifs (qui demeurent invisibles aux profanes) de la politique des grandes puissances. Et pas non plus dans ce sens que la nation, comme telle, en soit venue à résipiscence, car, il faut le constater, l'opportunisme est la règle de vie le plus profondément enracinée dans la nature humaine. Mais en ce sens que notre peuple s'éveilla de sa torpeur et entendit un appel.

Or, on doit le souligner, cet appel fut écouté de plusieurs.

Pour apprécier à sa juste valeur l'intervention des Volontaires suédois en Finlande, rappelons-nous que, depuis le congrès de Vienne, la Suède n'a été entraînée dans aucun conflit armé et que, pour la génération actuelle, et cela jusqu'à l'hiver 1939-40, participer à une guerre était chose inconcevable. Il faut aussi comprendre qu'aux yeux des Suédois d'aujourd'hui la seule pensée d'un accroissement territorial semble une absurdité. N'a-t-on pas vu se récuser la Suède lorsqu'en 1919 la Société des Nations voulut lui confier la garde de l'archipel d'Aland ? Tout but de guerre autre que sa propre défense ne pourra donc jamais se présenter à elle. Militarisme et impérialisme sont ici phénomènes inconnus.

Aider le « frère finlandais », tel a été le seul mobile qui conduisit en Finlande des Suédois en armes. Obli-

gation purement morale puisque son désintéressement était total : défendre la Suède sur les bords du lac Ladoga est une considération qui a pu se présenter lorsqu'on envisagea la question d'une guerre préventive aux côtés de la Finlande, mais elle n'a pas joué lors du départ des Volontaires.

De quoi s'agissait-il? De secourir un peuple frère.

Non pas à cause des liens existant entre les deux peuples, puisqu'ils avaient été brisés depuis 1809 ; non pas à cause d'un apparentement de race, puisque les remous de la guerre linguistique n'avaient pas été sans laisser de l'un et de l'autre côtés de la Baltique, des germes d'animosité. Mais plutôt à cause de la communauté de destin de deux peuples qui, de tout temps, auront à partager un sort commun dans la région nordique, ou, pour mieux dire, sur les rives du golfe de Botnie. Et, avant tout, parce que l'attaque était menée par l'ennemi héréditaire de la culture scandinave : la Russie.

La paix à tout prix, d'accord, mais pourtant pas au prix de la domination russe ! — telle est la formule pacifiste dans sa version suédoise. Vous ne trouverez chez nous qu'un seul moyen d'obtenir l'unanimité des sentiments : évoquer le spectre moscovite. C'est sur cet élément-là que le déclanchement de la guerre finlandaise a fait porter l'accent. Et l'on a vu converger sur le champ de bataille, la triple fraternité d'une patrie, d'une culture et d'une foi communes.

Nous sommes en présence de quelque chose de plus qu'une constellation accidentelle de la politique mondiale née de l'actuelle tempête. Un fruit a mûri que nous avons cueilli et conservé.

Quelle qu'ait été la dureté de son sort, on voit, ayant en mains ce trésor, se dresser aujourd'hui dans le nord de l'Europe *un peuple qui a vaincu.* C'est en effet sous ce titre que l'aumônier du corps franc suédois, le pasteur Hans Akerhielm, a publié les exhortations et les

appels qu'il fit entendre à l'occasion de cette crise. Une fois la guerre terminée, il a pu déclarer : « Le peuple qui vainquit l'a fait grâce à sa foi, et quiconque ne partage pas cette foi ne peut pas comprendre une telle victoire ».

C'est pour cela que nous avons à apprendre quelle est la foi qui, ici, a remporté la victoire.

On lira plus loin les fragments de ces récits relatifs à la guerre de Finlande. Ils font passer sous les yeux du lecteur un tableau de la tension intime devant laquelle a été placé le chrétien conscient de sa responsabilité à l'égard de Dieu, aussi bien à titre de combattant que de directeur spirituel. N'entrons pas ici dans le sujet : les pages qui suivent parlent un langage suffisamment éloquent.

Encore un mot d'avertissement !

En entrant dans la lutte, les Finlandais qui subirent leur martyre de cent jours à la frontière de Carélie, ainsi que les Volontaires suédois qui, au plus fort de la bataille, couvrirent de leurs corps le front du Nord, n'ont pas abandonné le camp des nations sur l'étendard desquelles flottent les mots de neutralité, d'indépendance et de liberté.

Mais, à ces notions abstraites, ils ont donné une interprétation plus moderne, plus véridique, plus actuelle. Trop longtemps la neutralité a passé pour un alibi des petits peuples devant leurs obligations politiques et cela jusqu'au moment où l'histoire mondiale a, de la vie des Etats européens, brutalement balayé les quiètes idylles. En vérité, ne nous reste-t-il comme alternative que le passage de l'un à l'autre camp ?

Du fait qu'une décision nous fut imposée, la guerre de Finlande nous a fait comprendre qu'il existe une neutralité active, une neutralité qui ne choisit pas comme objet préféré « l'éternel néant », la dernière issue de Méphisto, mais qui, parce que la liberté est

un devoir, se sent dépendante des vérités fondamentales de la vie.

Une neutralité qui excluerait toute éventualité de guerre ne serait ni plus ni moins qu'un sauf-conduit accordé à des conquérants étrangers. La neutralité active ne tolère pas que le droit doive le céder à la force. Elle choisit la voie du Droit, de l'Entente, de la Paix portés à leurs extrêmes limites. Elle reconnaît l'existence d'une limite jusqu'à laquelle on peut chercher à s'entendre mais derrière laquelle il ne reste qu'une seule issue (*ultima ratio*) : les canons !

Nous en sommes responsables vis-à-vis de notre liberté et si nous perdons celle-ci sans avoir lutté pour elle, c'est que nous n'en sommes pas dignes, tout simplement. Car en fin de compte rien n'est plus vrai que ces vers du poète :

Celui-là seul mérite la liberté et la vie
Qui, chaque jour, les conquiert à nouveau.

Professeur Berthold Josephy.

LE CORPS DES VOLONTAIRES

L'histoire de la Finlande peut être divisée en trois époques principales. Au début, sans qu'on puisse établir depuis quand, ce pays fait partie de la Suède. Puis il en est détaché, en 1809, après une guerre malheureuse contre la Russie. Le Tsar l'incorpore à son empire et prend le titre de Grand Duc de Finlande. En 1918, au prix de toutes les souffrances d'une guerre civile, sanglante entre toutes, elle peut enfin rompre cette chaîne. Pour la première fois dans son histoire, la Finlande est un état indépendant. C'est à partir de là que commence la troisième période.

Les liens qui rattachent la Finlande à la Suède ne datent pas seulement d'avant 1809. Le suédois était, dans le passé, la seule langue des milieux cultivés. Il a exercé une influence prédominante sur la culture intellectuelle, la pensée et le développement artistique finlandais. Une forte minorité finlandaise — 343.000 âmes sur une population totale de 3.800.000 — fait usage, aujourd'hui encore, du suédois comme langue maternelle.

Cette fidélité des Finlandais à l'égard de la Suède a toujours été considérée comme le rempart du sentiment national. Sous son influence se formèrent des personnalités, auxquelles la lutte contre la russification donna une allure combative que le Suédois de Suède ne connaît plus. C'est dans cette ambiance que s'est formé l'un des plus grands poètes scandinaves de langue suédoise, Johan-Ludwig Rüneberg.

La « passion » finlandaise date du début de ce siècle. Anxieux de venger ses insuccès dans d'autres régions de son vaste empire, le Tsar s'efforça de russifier la Finlande. La tyrannie exercée par le général Bobrikow n'eut cependant pas d'autre effet que de tremper l'âme des patriotes et de stimuler leur volonté de résistance.

La souffrance du peuple atteignait son point culminant, lorsqu'en 1918 la guerre civile s'étendit jusqu'en Finlande. Assistés de coreligionnaires finnois[1], *les bolchévistes russes instituèrent un régime sanglant dans une grande partie du pays. La Finlande n'était pas suffisamment forte pour s'opposer seule à ce régime, aussi des courriers volèrent-ils à l'étranger pour appeler à la rescousse les puissances voisines.*

En Suède, depuis plus de vingt ans, l'on se bornait à regarder, l'arme au pied, le voisin se débattre contre la « Terreur rouge ». Son peuple pouvait-il en conscience prendre son parti d'un tel fait ? La seule consolation de plusieurs était que de nombreux volontaires suédois, côte à côte avec leurs frères finnois, dormaient leur dernier sommeil, là-bas, dans le sol héroïquement défendu par eux. Mais lorsque la Finlande se trouva de nouveau en présence de la guerre, on vit se réveiller la conscience suédoise. Devait-elle rester cette fois encore dans l'inaction, se dérober derechef ? Non, personne ne l'entendait ainsi. Le désir d'aider la Finlande était unanime, mais, en tant qu'Etat, la Suède pouvait-elle entrer, oui ou non, dans la lutte ? C'est sur ce point que s'engagèrent d'âpres discussions.

Celui qui se serait trouvé au Palais du Riksdag, à Stockholm, le jour de l'ouverture des hostilités, alors que furent radiodiffusées les premières nouvelles des

1. Au cours de cet ouvrage, on emploie, indifféremment semble-t-il, les termes « Finlandais » et « Finnois ». En fait, ces deux termes ont chacun leur signification. On applique le mot de « finlandais » à l'aspect politique du peuple, alors que le mot « finnois » indique l'origine raciale. (Les traducteurs.)

cruels bombardements d'Helsingfors, aurait pu voir ministres et députés se partager en deux camps, sans considération de partis. Au groupe des Activistes — qui poussaient à l'intervention et que présidait le Ministre des Affaires étrangères Sandler —, s'opposait celui des Temporisateurs, formé de gens circonspects, qu'inspirait le Président du Conseil des Ministres Hansson. Quelques jours après, le Ministre des Affaires Etrangères dut démissionner et la suite des événements semble donner raison au Président du Conseil, dont les informations pouvaient alors expliquer l'attitude.

Personne n'essaya de mettre à l'épreuve la thèse de certains milieux militaires d'après laquelle les armées de Finlande et de Suède réunies seraient capables d'arrêter les Russes en Carélie ! Mais on doit reconnaître qu'il ne fut pas facile au gouvernement de défendre sa position au cours de ces mois de guerre. Le Roi lui-même dut intervenir pour convaincre la nation.

Tout fut donc laissé à la bonne volonté de chacun. L'esprit de sacrifice trouva son expression la plus visible dans les millions de couronnes suédoises offertes à la Finlande, offrande fraternelle à laquelle participèrent tous les milieux et toutes les classes de la nation. Son ampleur permit aux Finlandais d'acquérir en Suède une quantité appréciable de matériel de guerre. De leur côté les ouvriers décidèrent de travailler le dimanche, sans rien toucher pour eux-mêmes, leurs salaires étant affectés intégralement à la défense de la Finlande. Et le « treizième jour de Noël » — le 6 janvier — qui, en Suède, est strictement chômé, machines-outils, scies mécaniques et rabots ne s'arrêtèrent dans aucune usine et pas un centime ne fut réclamé par les travailleurs. Ne s'agissait-il pas de fournir à la nation sœur les armes dont elle avait besoin ?

Un brise-glaces ouvrit un chenal au travers du golfe de Botnie, un peu au sud des îles d'Aland. Sous la protection des champs de mines, les blancs paquebots,

hissant de jour et de nuit, à la proue, un signe de reconnaissance, transportèrent, infatigables, les cadeaux et les dons.

La charge principale de ces transports incombait néanmoins aux chemins de fer, dont la ligne du Nord, à voie unique, conduit jusqu'à Haparanda. A partir de Tornea, les chemins de fer finlandais en prenaient charge à destination du sud. On juge de la longueur du parcours !...[1]

La Finlande a des voies du modèle russe, c'est-à-dire plus larges d'écartement que celle de la Suède, ce qui ne compliquait pas peu les choses : impossible aux wagons suédois d'emprunter le réseau ferroviaire finlandais ! Tous les chargements devaient être rompus et reconstitués à la gare-frontière de Haparanda. Mais ces difficultés multiples furent surmontées avec bonne humeur, on peut même dire avec joie.

Plus sérieuses étaient les discussions que soulevait, en Suède même, la défense militaire du pays. Tout le système des fortifications du Nord — le Norrland — avait besoin d'être renforcé d'urgence. La province de Norrbotten se transforma en un vaste camp militaire. De gros ouvrages de défense furent construits en hâte, nonobstant un sol gelé. Et bientôt l'aide aux Finlandais se ressentit du fait que le chemin de fer du Norrland devait aussi servir à de multiples tâches.

Cet état de défense renforcée réclama le concours d'officiers et d'hommes en grand nombre. Cela étant, le gouvernement laisserait-il partir les Volontaires qu'on avait recrutés parmi les hommes astreints au service militaire ? A part de rares exceptions, et contrairement à ce que firent la Norvège et le Danemark, le Pouvoir accorda les autorisations nécessaires. Il mit à la disposition du Corps des Volontaires, en le prélevant

1. *Pour permettre de l'apprécier, signalons que le trajet de la voie ferrée de Stockholm, par Haparanda et Helsingfors, jusqu'au front, à Viborg, est égal, à vol d'oiseau, à celui de Zurich à Leningrad.* (Les traducteurs.)

sur ses réserves, tout le matériel de guerre et l'équipement nécessaires.

Effectivement, le désir de prendre une part active à la lutte s'était réveillé chez de nombreux Suédois.

La solution du problème n'était certes point aisée. Il fallait d'une part organiser un Corps de Volontaires qui, en tant qu'unité indépendante, serait placé sous les ordres du général Linder ; il fallait d'autre part établir la juste proportion entre la troupe et les cadres ; il fallait encore organiser le recrutement suivant un plan dûment préparé ; mettre au point les questions complexes que soulevaient l'établissement d'une assurance sur la vie pour les hommes engagés et l'entretien de leurs proches. Il fallait enfin examiner beaucoup d'autres questions, car, du point de vue suédois, cette expédition n'était, pour chacun de ses membres, qu'une entreprise privée.

En se référant à une institution de vieille date, créée au XVII^e siècle par le roi Charles XI, on fit appel à des « Rüsthalter », c'est-à-dire à des parrains, qui assumeraient, chacun pour sa part, les obligations financières de l'un des Volontaires, ainsi que les risques courus par lui.

De suite après les fêtes de Noël commencèrent les premiers transports à destination du pays de la nuit nordique. Un profond silence régnait dans la vaste gare de Stockholm, lorsque les partants prirent congé de leurs proches. Le choral de Luther :

C'est un rempart que notre Dieu...

s'éleva, puissant, alors que, dans la pénombre, le train s'ébranlait en direction d'Haparanda.

Deux jours après Noël, le mercredi 27 décembre, le pasteur Hans Akerhielm, pasteur de l'église Sainte-Eléonore à Stockholm, était appelé à prononcer à la Radio suédoise l'exhortation matinale qui va suivre.

PLUS PRÉCIEUX QUE LA VIE !

Prions Dieu, au nom du Christ, notre Seigneur :

« Seigneur, nous savons que notre vie est entre Tes « mains. Nous sommes paisibles dans le danger. Nous « savons que la mort ne vient pas sans que Tu le per- « mettes. C'est pourquoi nous ne craignons pas la « mort. Nous Te remercions de la vie que Tu nous as « permis de vivre jusqu'ici. Et, nous T'en prions : « bénis le peu de temps qui nous reste encore à vivre. « Laisse-nous nous rapprocher de Toi chaque jour « davantage afin qu'au jour de la mort, nous trouvions « refuge auprès de Toi. Amen. »

> Mais je n'attache pour moi-même aucun prix à ma vie, pourvu que j'achève ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, en rendant témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu.
> ACTES DES APÔTRES 20 : 24.

C'est l'Apôtre Paul qui parle ici. On peut dire qu'il avait quelque expérience des dangers de la vie. N'a-t-il pas fait trois fois naufrage et passé par bien des dangers ? Mais il sait aussi que la valeur de la vie ne consiste pas dans le repos et la vie facile. Elle est dans une bonne conscience.

Je m'adresse aujourd'hui particulièrement à ceux qui sont prêts à risquer leur vie. Je m'adresse à vous tous, là-bas, sur la mer ou ailleurs, qui pouvez être surpris par la mort à chaque instant. Je m'adresse à vous tous qui êtes prêts à défendre notre sol, où que vous soyez, au près ou au loin. Et je m'adresse aussi à vous tous qui allez partir, Volontaires pour la défense du droit et de la justice.

Tous, chers amis, nous pouvons dire comme l'Apôtre Paul : « Je tiens ma vie pour peu de chose... ».

Certainement notre vie nous est chère, mais il vaut mieux la bien vivre que la conserver à tout prix.

« Personne n'a de plus grand amour » a dit le Christ, « que celui qui donne sa vie pour ses amis ». Ce que le devoir et la conscience ordonnent, il faut le faire, même si l'on doit, pour cela, risquer sa vie. Plutôt perdre notre vie que céder devant ce que nous savons être notre devoir !

Cela est plus difficile pour ceux qui ont charge de famille. Car si la vie a peu de valeur pour eux-mêmes, elle représente en revanche beaucoup de choses pour les leurs. Si donc, malgré cela, ils mettent en jeu leur vie, il importe qu'ils le fassent « au nom de Dieu ». La vie est quelque chose de si grand et de si beau, qu'elle ne doit être ni tachée, ni souillée. Dieu seul peut la conserver pure et sainte. Chacun de nous a reçu du Seigneur Jésus une vocation spéciale, celle de proclamer l'Evangile de la grâce divine.

On peut le faire dans ses actes, et cela est grand. Mais demandons à Dieu qu'Il se tienne près de nous quand nous aurons à témoigner de Lui par nos paroles.

Mes amis, ne soyez pas, sur ce point, si réservés les uns vis-à-vis des autres.

Toi, ne crains pas de t'affirmer car ainsi tes camarades sauront que tu crois en Dieu. La meilleure chose que l'on puisse faire de sa vie, c'est de proclamer l'Evangile de la grâce de Dieu, par ses actes et par ses propos.

Pendant que je parle, quelques-uns d'entre vous se disent peut-être : Il est facile de prêcher ainsi de Stockholm et de montrer de la confiance devant le danger. A cela, je suis heureux de pouvoir répondre :

— Ce soir même je pars pour la Finlande. AMEN.

*
* *

En effet, le même soir, le pasteur Akerhielm, membre du Corps des Volontaires, quittait Stockholm pour occuper le poste d'aumônier de ce corps.

PREMIERE PARTIE

LE DÉPART

Les Volontaires partirent, revêtus de leurs vêtements civils, car le gouvernement n'avait pas autorisé une prise d'uniforme sur le sol suédois. Mais sitôt franchie la frontière, à Tornea et à Kemi, le lieutenant-colonel Dyrssen, l'apôtre infatigable d'une intervention armée, était prêt à les recevoir et à les organiser en un corps régulier.

Aussi, le premier jour de l'an de grâce 1940, l'aumônier Akerhielm prononçait-il à Tornea sa première exhortation sur le sol finlandais :

DE LA PRIÈRE

Jésus dit à ses disciples...

> Et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.
>
> EVANGILE SELON St JEAN 14 : 13.

Je désire, en ce premier jour de l'année, vous entretenir de la prière au nom de Jésus.

Lorsqu'en été il fait beau et chaud, personne ne pense à chauffer sa demeure. Mais en hiver, si l'on ne veut pas geler sur place, il faut bien allumer son feu.

Nous avons, nous Suédois, un long été derrière nous. Nous venons de vivre de belles années. Nous n'avions besoin de rien pour nous réchauffer. Nous n'avions pas besoin de Dieu. Mais maintenant les temps rudes et froids sont venus et d'autres temps, plus

froids et plus rudes encore, nous attendent. Et notre âme deviendrait de glace si nous n'avions pas un Dieu à qui nous pouvons adresser nos prières.

Bon nombre d'entre nous, les Volontaires suédois, sont venus ici, donnant suite à un appel intérieur. Ils ont tous entendu la même voix qui disait :

— Tu dois aller en Finlande.

Quelques-uns ne donnent pas de nom à cette voix, ou encore ils l'appellent tout simplement le « Destin », la « Fatalité ». D'autres la désignent sous ce vocable : « Voix du devoir » ou « Voix de la conscience ».

Mais d'autres savent que c'est la voix même du Seigneur, que c'est Dieu lui-même qui nous a appelés.

Nous allons combattre pour la vérité et le droit. Nous sommes venus ici, entraînés par une sainte colère. Mais maintenant cet enthousiasme ne doit pas dégénérer en brutalité, ni la sainte colère en une colère non sanctifiée. Un moyen efficace pour entretenir notre enthousiasme et éloigner de nous la brutalité, c'est la prière.

Certains d'entre vous pensent sans doute :

— Je ne veux, ni ne peux faire de longues prières !

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! Que ceux qui n'ont pas l'habitude de prier adressent tout simplement un grand et profond soupir à notre Seigneur. Ce sera déjà un progrès. Car ce ne sont pas les mots qui comptent, mais bien la volonté de placer sa propre vie et celle des autres sous la garde de Dieu.

Je sais une vieille prière de soldat, que chacun de nous pourrait et devrait prononcer chaque matin que Dieu nous donne.

La voici :

« Mon Dieu, si je devais T'oublier aujourd'hui, Toi, « ne m'oublie pas. »

Cette prière est un bon début. Lorsque, par la suite, vous aurez pris l'habitude de la prononcer, vous y ajouterez le « Notre Père » et une prière pour vos bien-

aimés, qui, à la maison, vous attendent en priant pour vous.

Un officier finlandais me racontait hier soir que lorsqu'il demandait des volontaires pour une affaire dangereuse, la plupart du temps tout le monde s'annonçait. Et l'homme désigné adressait à un ami quelques lignes pour le prier, s'il devait ne pas revenir, de prendre soin de sa femme et de ses enfants. Le plus souvent, ces petites lettres se terminaient par ces mots :

« Je place tout entre les mains de Dieu. »

Cela aussi est une prière.

Quand le danger s'approche, Dieu aussi s'approche de nous. Mais il est trop tard de ne le prier qu'à l'heure du danger. « On meurt comme on vit » dit un proverbe. Quiconque vit comme un ver de terre, mourra ver de terre. Mais celui qui a su prier sa vie durant, mourra en priant. Il est donc important de commencer de prier à temps.

La prière véritable ne doit pas être une prière pour soi seulement. Il faut, avant tout, prier pour les autres. Ainsi nous maintenons le lien spirituel avec nos bien-aimés en priant pour eux.

Car eux aussi, soyez-en certains, prient pour nous. Et leurs prières sont bien meilleures, bien plus efficaces que les nôtres, car elles sont dites par des êtres dont la bonté est réelle. Combien de fois m'a-t-on répété, avant mon départ :

« Dites à nos enfants que nous prions pour eux !

Chers amis, ils sont nombreux là-bas, au pays, ceux qui prient pour nous. D'abord ceux qui, de tout temps, ont su prier. Et d'autres aussi, qui auparavant n'avaient jamais prié. Tous élèvent des prières ardentes en notre faveur et pour notre cause. Faisons donc, nous, tout ce qui dépend de nous, pour ne pas être humiliés par ces prières.

Nous avons la promesse solennelle que nos prières, faites au nom de Jésus, seront exaucées. Lorsque nous demandons à revoir les nôtres, il est possible — si Jésus en décide autrement — que nous ne soyons pas entendus. Mais si, au contraire, nous demandons dans nos prières qu'Il nous donne la patience et le courage nécessaires pour aller jusqu'au bout de notre tâche, alors, tôt ou tard, nous serons certainement exaucés, car une telle prière est dans l'esprit du Christ.

Nul, parmi nous, ne sait ce que nous apportera la nouvelle année. Nous savons seulement qu'avec cette année nouvelle, une nouvelle existence commence aussi pour nous. Qu'elle soit donc aussi nouvelle en esprit. Rapprochons-nous de Dieu et apprenons à le mieux prier. Et cette année nouvelle sera réellement une bonne année.

Voilà les vœux que nous formons les uns pour les autres, pour chacun de nous et pour nos familles.

Que Dieu bénisse l'an 1940 ! Amen.

ÊTES-VOUS PRÊTS ?[1]

Du danger de rester en route

Nous lisons aujourd'hui la vieille histoire des trois Mages venus de l'Orient. Voici le texte de la Sainte Parole.

Au Nom du Christ, notre Seigneur, Amen.

> Jésus étant né à Bethléhem en Judée, aux jours du roi Hérode, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. A cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. Et ayant assemblé tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple, il s'informa auprès d'eux où le Christ devait naître. Ils lui dirent : C'est à Bethléhem en Judée ; car voici ce qui a été écrit par le prophète : « Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es certainement pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira un chef qui paîtra Israël mon peuple ».
>
> Alors Hérode ayant appelé les mages en secret, s'enquit exactement auprès d'eux du temps où l'étoile était apparue, et, les envoyant à Bethléhem, il leur dit : Allez et prenez des informations exactes sur ce petit enfant ; et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille, moi aussi l'adorer. Eux donc, après avoir entendu le roi, partirent. Et voici que l'étoile, qu'ils avaient vue en Orient, allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée au-dessus du lieu où était le petit enfant, elle s'arrêta. A la vue de l'étoile, ils eurent une fort grande joie. Etant entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant devant lui, ils l'adorèrent ; puis ils ouvrirent leurs trésors, et lui présentèrent des dons, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ensuite, ayant été divinement avertis par un songe de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin.
>
> Evangile selon St Matthieu 2 : 1 à 12.

Que Ta Parole nous éclaire, afin que nous ne restions point dans les ténèbres. Amen.

1. Prédication à Tornea le Jour des Rois, samedi le 6 janvier 1940.

Ne peut-on pas comparer notre situation à celle des Mages, lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem ?

N'avons-nous pas vu, nous aussi, une étoile ?

Ne nous sommes-nous pas levés pour suivre l'appel intérieur qui nous était adressé ?

Nous ne pouvions plus rester à la maison, nous devions partir, nous devions nous mettre au service de la lumière et de la vérité.

Mais nous ne sommes pas encore au but. Les Mages, eux, parvinrent tout d'abord jusqu'à Jérusalem, où Hérode, le rusé monarque, chercha à les induire en erreur. Ils étaient tout près du but : onze kilomètres à peine les en séparaient. Et cependant ils n'auraient pas trouvé le chemin de Bethléem s'ils n'avaient été dirigés par des hommes connaissant les Saintes Ecritures. Et ces hommes, avec les Saintes Ecritures, les conduisirent jusqu'au but final : à Jésus !

Nous aussi, nous sommes maintenant dans notre Jérusalem. Et, pour nous aussi, il n'y a plus qu'un tout petit bout de chemin avant d'arriver au but.

Nous aussi, nous avons à faire à un roi Hérode qui cherche à nous leurrer. Ce roi Hérode s'appelle la fausse sécurité. Hérode désirait tromper les Mages, parce qu'il en voulait à la vie de l'enfant Jésus. La fausse sécurité est à l'affût, prête à nous faire abandonner le meilleur et le plus profond de notre mission.

Quelques-uns se laissent prendre aux appeaux extérieurs : la vieille histoire du vin et des femmes. Voyons ! Nous ne sommes tout de même pas venus en Finlande pour nous conduire comme des pourceaux au « Funk » [1] ou dans d'autres endroits !

L'étoile qui nous a conduits ici n'attend-elle pas autre chose de chacun de nous ?

D'autres trébuchent sur des arguments intérieurs. Ils oublient de quoi il retourne. Ils oublient qu'ils sont

1. Un restaurant bien connu de Tornea.

venus ici, au risque de leur vie, pour mener en faveur de la vérité, du droit et de la liberté, une lutte sanglante.

Je ne veux pas chercher à vous alarmer par des visions d'horreur. Mais je ne veux pas non plus que notre Corps de Volontaires aille au devant du danger dans une sorte de fausse sécurité. Nous devons regarder la vérité brutale en face. Et elle nous dit : Dans un mois, une partie de ceux qui ont pris place ici, appartiendront à un autre monde, et d'autres, frappés de blessures terribles, seront invalides pour le reste de leur vie. Chers amis, êtes-vous prêts à cette éventualité ? Ou la fausse sécurité vous conduit-elle à penser que cela pourrait ne pas être aussi grave ? Alors votre réveil risque bien d'être brutal et sans gloire pour le Corps des Volontaires suédois !

Seul vivra et mourra, ou vivra et vaincra, comme l'ont fait nos glorieux ancêtres suédois et finlandais, celui qui, regardant en face le danger et la détresse, sait tout remettre à Dieu.

Nous sommes maintenant dans notre Jérusalem. La fourberie d'Hérode s'efforce de nous diriger sur de fausses voies. Mais, de même que les Mages venus d'Orient furent guidés par des hommes intègres et par les Saintes Ecritures, nous aussi nous atteindrons notre but avec l'aide de nos camarades et conduits par la divine Parole.

Que celui qui a de l'expérience en fasse bénéficier son voisin. Il faut bien que l'un de vous donne le bon exemple aux autres. Je veux que nous soyons tous pénétrés d'un vigoureux esprit de corps, que, de tout en haut jusque tout en bas, du général jusqu'au plus modeste de nos soldats, cet esprit entraîne les faibles et soutienne les indécis !

Cherchons nos consignes toujours davantage, et de plein cœur, dans la Parole de Dieu. Un homme seul est trop faible pour se tenir sur ses jambes. Nous ne pouvons tenir avec nos propres forces seulement. Or, pour

les hommes, c'est impossible, mais pour Dieu, toutes choses sont possibles.

Acceptons maintenant, en cette église, en cet instant même, et humblement, la force que Dieu nous offre. Car le plus courageux dans la lutte sera celui qui sait que ni la vie ni la mort ne peuvent nous séparer de l'amour de Dieu.

C'est pourquoi nous Te demandons, Seigneur Jésus, de permettre que l'étoile de Béthléhem nous conduise auprès de Toi seul. Amen.

Le jour suivant, le Commandant du Corps des Volontaires, le général Linder, arrivait à Tornea, accompagné de son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Ehrensvärd.

Le Groupe I, sous les ordres du lieutenant-colonel Dyrssen, avait déjà recruté la moitié de son effectif.

Une petite escadrille aérienne se formait plus à l'Est et des pièces d'artillerie anti-aérienne entrèrent en action pour la défense de la ligne du chemin de fer.

Le 9 janvier, le Maréchal Mannerheim, commandant en chef de l'armée finlandaise, décida qu'aussitôt son organisation suffisamment avancée, le Corps des Volontaires serait engagé sur le front Nord.

Et, déjà le 12 janvier, cette troupe reçut le baptême du feu. L'aviation, sous les ordres du major Beckhammer, attaqua les positions ennemies près de Märkäjärvi et détruisit quatre avions russes. Mais ses pertes furent grandes : trois avions de bombardement perdus, dont deux par télescopage.

Notre aviation, très affaiblie, dut désormais se borner à contribuer à la défense de nos propres bases.

L'AMOUR DE DIEU EST NOTRE JOIE[1]

LA DÉCISION PRISE, IL FAUT L'EXÉCUTER CHAQUE JOUR

Dans l'un des textes liturgiques consacrés à ce dimanche, l'Apôtre nous dit :

> Soyez joyeux dans l'espérance, patients dans l'affliction, persévérants dans la prière.
>
> EPITRE AUX ROMAINS 12 : 12.

A chaque instant, la Bible nous répète que nous serons heureux, que nous posséderons la joie parfaite.

Chez nous, la plupart des gens ne voient de lien entre eux et les paroles de la Bible que lorsqu'interviennent la souffrance et le deuil. On s'imagine que le christianisme est l'apanage exclusif de vieilles femmes, de malades et de ceux qui sont dans la peine. Mais que ce christianisme puisse contenir un message à l'intention d'un être jeune et sain, cela paraît, à plusieurs, insensé.

Et pourtant, il en est ainsi. La religion n'est pas faite seulement pour le deuil et la mort. Elle a aussi quelque chose à donner à la joie et à la vie. Personne, parmi nous, ne peut, sans christianisme, vivre comme il doit vivre. Personne ne peut, sans être chrétien, se sentir heureux comme on doit l'être.

Soyez joyeux dans l'espérance.

Etre joyeux est le devoir de chaque chrétien. Qui ne sait pas être joyeux, rompt avec la Loi divine.

Un acteur bien connu des studios, mort récemment, a proposé cette devise : « Vivre en riant ». Pris dans son meilleur sens, ce slogan pourrait être une devise chré-

1. Dimanche, 14 janvier, dans l'église de Tornea.

tienne. Mais les grands hommes du film n'ont-ils pas faussement interprété ce que doit être la vraie joie ? Ils croyaient que la joie se transmet du dehors au dedans. Un visage souriant, une bouche rieuse, et nous voilà heureux... Quelle énorme erreur!

La vraie, la véritable joie va du dedans au dehors. Elle naît au fond du cœur et trouve son expression extérieure dans le sourire ou dans le rire. Mais il ne suffit pas, pour être heureux, de sourire à la vie. Celui qui est joyeux dans le fond de son âme ne peut faire autrement que s'épanouir. Comment faire pour toujours être joyeux ? Est-il possible de l'être ?

Seul, celui qui possède quelque chose dont il est joyeux peut l'être toujours.

Celui qui cherche son bonheur dans l'alcool, cesse d'être heureux quand il n'a plus d'alcool. Celui qui place sa joie dans le plaisir, cesse d'être joyeux, lorsque les plaisirs sont passés. Celui qui se réjouit égoïstement devient triste dès qu'il va mal. Celui qui se réjouit dans sa famille, perd sa joie quand sa famille lui est enlevée. Seul, celui qui place son bonheur dans quelque chose qui dure, restera joyeux, parce qu'on ne pourra lui enlever l'objet qui fait sa joie.

Il n'y a qu'une seule chose qui dure à travers tous les temps, à travers tous les changements de fortune de cette vie terrestre : l'amour divin. Qui sait que Dieu vit et que Dieu est amour, doit pouvoir être toujours heureux. Seule l'espérance chrétienne, que notre famille et nous-même, notre pays, nos concitoyens, en un mot que tous nous vivons par la grâce de l'amour divin, seule cette certitude peut, à la longue, maintenir vivante notre joie.

Celui qui possède cette certitude est patient dans l'épreuve, car il sait que cette épreuve n'est que passagère et qu'elle est légère à porter. Quand l'épreuve s'abat sur lui, il se souvient que le Sauveur a passé par le même chemin pour parvenir — par la détresse —

à la gloire et à la félicité. Et quand l'épreuve s'abat sur d'autres, qui nous sont proches, et que notre cœur est prêt à défaillir de peur et de désespoir — alors aussi nous nous inclinons devant l'insondable Volonté divine. Nous sommes persuadés que, pour eux aussi, cette période ne sera que de courte durée, comparée à la joie et à la félicité éternelle.

Mais comment donc acquiert-on une telle espérance? En persévérant dans la prière.

Celle-ci est la fonction respiratoire de la vie chrétienne. Sans prière, la vie de l'âme dépérit.

Nous aurons, nous aussi, et, peut-être, bien plus tôt que nous ne le prévoyons, à supporter des efforts immenses. Alors il nous faudra savoir être joyeux dans l'espérance et savoir prier.

Nous avons ici un devoir magnifique : lutter pour la vérité et la liberté, et témoigner de l'espérance chrétienne.

Que Dieu nous donne la force d'être joyeux, patients, et persévérants jusqu'à la victoire finale. Amen.

FOI ET OBEISSANCE[1]

On exige une obéissance sans réserve du soldat comme du chrétien

> Comme Jésus entrait à Capernaüm, un centenier vint à lui, le priant et disant : Seigneur, mon serviteur est au lit dans ma maison, atteint de paralysie et cruellement tourmenté. Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai. Le centenier répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ; mais dis seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi, qui suis sous la puissance d'autrui, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il va ; et à l'autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait.
>
> Alors Jésus dit au centenier : Va, et qu'il te soit fait selon que tu as cru. Et à cette heure même, son serviteur fut guéri.
>
> Evangile selon St Matthieu 8 : 5 à 10, 13.

Voilà bien un texte pour nous !

Ne s'agit-il pas de la rencontre du Christ avec un soldat, un centurion (aujourd'hui, nous dirions un capitaine) ?

On prétend souvent que la vie militaire est abrutissante. Nombreux sont les Suédois ne pouvant concevoir qu'on puisse être à la fois soldat et chrétien. Un soldat ne peut être chrétien et s'il est chrétien, il n'est pas soldat. Qu'un pasteur puisse être, par exemple, officier de réserve, cela paraît à plusieurs une impossibilité.

L'Evangile nous parle d'un centurion romain qui vint demander aide à Jésus. Et voyez, celui-ci n'a pas un mot de blâme pour son métier de soldat. Sans doute pensait-il que, dans ce monde imparfait, il faut des hommes prêts à maintenir l'ordre les armes à la main.

1. Dimanche le 21 janvier, en l'église de Tornea.

Non seulement Jésus ne lui adresse aucun reproche — mais, au contraire, Il l'écoute et dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis : Je n'ai pas trouvé, même « en Israël, une si grande foi. »

Assurément le métier de la guerre est brutal.

Nous n'avons qu'à nous souvenir du ton des conversations, le soir, au quartier, ou de la cruauté et de la haine que la lutte déchaîne sur le front. Cependant, la vie militaire porte aussi d'autres fruits. Parmi les meilleurs il y a la discipline. La discipline est l'alpha et l'oméga du soldat, comme elle est l'alpha et l'oméga du chrétien. C'est pourquoi, plus qu'on ne se l'imagine, il est facile au soldat d'être chrétien.

La vraie discipline se reconnaît à deux choses : à la foi et à l'obéissance.

Une troupe qui n'a pas confiance, c'est-à-dire qui n'a pas foi en son chef, ignore la discipline. Une troupe qui n'obéit pas à son chef, est un troupeau sans discipline.

Toutes deux, la foi et l'obéissance, sont parentes. Quand on a foi en son chef, on lui obéit aveuglément. Mais si l'on n'a pas foi en lui, on ne peut lui obéir pleinement.

La foi a ses racines dans la confiance. Nous savons tous, de notre propre expérience, que lorsque le chef partage nos souffrances et nos peines, lorsqu'il est habile et avisé, nous lui faisons confiance entière, jusqu'à la mort.

Au-dessus de tous les chefs militaires, il y a Jésus. Non seulement il partagea les souffrances de tous les hommes, mais Il les subit à leur place. C'est pourquoi il n'est pas seulement un chef, mais le Sauveur. Des milliers, des millions de soldats en ont fait l'expérience.

Jeudi dernier, en compagnie de quelques camarades, je rendais visite à la mère d'un des lieutenants finlandais que nous avons enterrés ici, cette semaine. Son fils, me disait-elle, lui avait écrit qu'au front il avait

retrouvé la foi. C'est là qu'il avait rencontré le Chef suprême, qui décide de la vie et de la mort.

La magnifique résistance des Finlandais a sa source dans leur foi. Souvenez-vous de l'appel d'un de leurs évêques, à l'ouverture des hostilités :

« Rien n'empêche le Seigneur de vaincre avec peu « d'hommes, aussi bien qu'avec beaucoup. »

Et nous avions cru, à ce moment, que leur foi était exagérée ! Nous savons maintenant qu'on ne peut jamais avoir assez confiance en Dieu.

Chers amis ! C'est de Dieu que nous avons reçu l'ordre de venir ici. Nous ne pouvions faire autrement qu'obéir. Plaçons donc avec entière confiance notre avenir dans les mains du Seigneur. Nous croyons fermement qu'Il continuera d'assumer le commandement suprême et nous Lui obéirons avec joie. Amen.

LE CHRIST, NOTRE CAMARADE[1]

> Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais un esprit de force, d'amour et de prudence.
>
> IIe Epître a Timothée 1 : 7.

Le christianisme n'est pas un article d'exposition. Nous sommes tous d'accord là-dessus. Il ne s'agit pas de se faire meilleur que l'on n'est. Mais il ne faut pas non plus se faire plus mauvais que l'on n'est. Pourtant, c'est justement ce que beaucoup croient devoir faire dans notre Corps. On tombe ainsi d'un extrême dans l'autre. De peur de paraître plus chrétien qu'on ne l'est en réalité, on se renferme en soi-même, et l'on manque de courage dès qu'il est question de religion. On jure comme les autres et l'on cache soigneusement, devant ses camarades, tout sentiment élevé.

Ce n'est point ainsi que l'on déploie son drapeau. Un homme doit savoir proclamer ses convictions. Il doit avoir le courage de se montrer tel qu'il est. Il doit avoir le courage, dans le cercle de ses camarades, de couper court à un entretien qu'il désapprouve. Il doit avoir le courage de stigmatiser une façon d'agir indigne d'un chrétien. Il doit manifester au bon moment ce qui le pousse à croire.

Personne, parmi nous, n'est un chrétien accompli. Nul ne le sera jamais sur cette terre. Mais la plupart s'efforcent de devenir meilleurs. Nous avons nos idéals, pour lesquels nous voulons combattre, nous croyons à

1. Contribution au premier numéro du journal *Le Volontaire* du 28 janvier 1940.

la vérité et au droit, — nous avons en Dieu une foi plus ou moins profonde.

Quand nous manifestons cette foi, que ce soit sans hésitation ! Elle doit croître toujours davantage et trouver son expression dans nos actes, dans notre amour du prochain et dans notre discipline.

Dans nos actes. — On doit voir qu'un chrétien est chrétien. Notre Seigneur Jésus manifestait sa puissance par des actes. Il voulait qu'on reconnût ses disciples à la puissance de leurs actes et non pas à celle de leurs seules paroles. Il est inadmissible qu'un homme, se disant chrétien, soit en même temps faible et indécis. Un chrétien est une force vivante.

Dans l'amour du prochain. — Un chrétien doit être le meilleur camarade qui se puisse être, prêt à aider et à se sacrifier. Il doit être le meilleur soldat, prêt à donner sa vie pour d'autres, volontairement et joyeusement. Sa force ne réside pas dans la haine des Russes, mais dans son amour pour le pays nordique et sa terre natale.

Dans la discipline. — Son attitude doit être irréprochable. Un chrétien n'a pas le droit de pécher, sous prétexte que ses péchés lui seront immédiatement pardonnés. Il doit, au contraire, éviter le péché sous toutes les formes.

Ne sois donc pas un indécis, cher frère en Christ, et n'aie pas honte de ce qu'il y a de meilleur en toi ! Demande à Dieu que cette foi croisse en toi toujours davantage et qu'Il te donne la force de témoigner par tes actes, par ton amour du prochain et par ta discipline, que tu es un chrétien !

DIEU, NOTRE GUIDE[1]

POUR NOUS AIDER, QUAND LA FOI TEND A CÉDER

Il est écrit, dans l'épître aux Hébreux, au sujet de Moïse :

> Car il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible.
>
> Epître aux Hébreux 11 : 27.

La plupart d'entre nous se souviennent certainement des traits principaux de la vie de Moïse, tels que l'histoire sainte les fait connaître. Nous savons que ce chef d'Israël est né en Egypte et reçut là-bas l'appel à se rendre dans un autre pays. Il devint ainsi le guide de son peuple, avec lequel, à travers mille aventures, il gagna la Terre promise. Les malheurs et les déceptions ne lui furent pas épargnés. Tantôt les armées ennemies semblaient vouloir détruire toutes ses chances de succès, tantôt son propre peuple le décourageait par ses murmures. Mais, parce qu'il « tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible », il triompha de tous ces obstacles.

Plus de trois mille ans se sont écoulés depuis que les enfants d'Israël quittèrent l'Egypte. Et, dès lors, beaucoup de choses se sont passées. Des empires immenses sont nés, ont fleuri, puis ont disparu. La guerre et la paix se sont succédé en une chaîne ininterrompue. Générations sur générations sont nées, ont lutté, ont souffert, connu la joie, et puis sont mortes.

Et voici que vient notre tour. Nous aimons à nous

1. Service divin militaire en l'église de Tornea, le 28 janvier 1940.

croire une génération particulièrement remarquable. Pourtant notre génération est semblable à toutes les autres. Nous ne sommes, nous aussi, qu'un anneau dans la longue chaîne des générations. Et ce n'est point à nous de décider si ce chaînon — le nôtre — est plus important que les autres. C'est au Maître du Monde d'en juger. Notre tâche, à nous, est la même que celle de toutes les générations : administrer de notre mieux l'héritage reçu et le transmettre aux générations suivantes.

Si nous nous efforçons d'exécuter cette tâche de notre mieux, et si nous prenons au sérieux notre devoir, nous pourrons, nous aussi, comme jadis Moïse, constater que cette tâche exige des efforts surhumains. Les difficultés, les déceptions, les tentations et le malheur s'abattront sur nous aussi certainement que nous enregistrerons des progrès, des victoires et de joyeuses surprises.

Plus vite on se rend compte de l'importance de la tâche, plus clairement l'on comprend que nous avons besoin, pour l'exécuter, d'être dirigés par le Maître de la Vie et de l'Histoire. Pour nous aussi, il sera difficile de « tenir ferme ». Il faut souhaiter que, lorsque viendront les heures difficiles, Dieu nous donne la force et le privilège de

« voir Celui qui est Invisible ! »

Quand nous jetons un regard en arrière, nous nous souvenons certainement de moments où nous eûmes le privilège de

« voir Celui qui est Invisible ! »

Nous devons nous réconforter les uns les autres en rappelant ces heures-là.

N'est-il pas vrai que nous avons aussi senti la présence de cet « Invisible » dans notre propre vie ? Nous avons entendu Sa voix et nous avons vu Sa trace. Pour beaucoup d'entre nous, l'appel qui nous a conduits ici a été l'expérience qui leur a fait voir « Celui qui

est Invisible ! » Ce n'est pas seulement dans notre petite vie personnelle que nous L'avons vu. Nous Le voyons maintenant dans cette lutte que mène la Finlande.

Au milieu de la haine, de la guerre et de leur absurdité, nous sentons la présence d'une Puissance bienfaisante et souveraine, qui prête aux hommes des forces extraordinaires.

Nous voyons « Celui qui est Invisible », derrière le courage et le calme des Finlandais.

Nous l'avons également vu dans un autre domaine : L'amour que nous témoignent nos bien-aimés. Nous bénéficions de l'incomparable faveur de rencontrer des êtres pleins de bonté, dont la seule existence nous a prouvé que l'amour est la force suprême. C'était peut-être une mère, une épouse, un petit enfant, une grand'mère, ou encore un ami, ou, pourquoi pas, un pasteur !

Dans ces rencontres, n'avons-nous pas été en présence de « Celui qui est Invisible » ?

Nous allons maintenant, comme le fit Moïse, à la rencontre d'un sort nouveau, d'une vie nouvelle, dans un pays nouveau. Attachons-nous à ce que nous avons vu dans nos meilleures heures. Dieu permette que nous soyons tous conduits à Celui dans lequel nous voyons si clairement l'Invisible : Jésus-Christ !

« En Lui habite corporellement la plénitude de la Divinité ».

Il est près de nous en tout temps. Nous n'avons qu'à Lui ouvrir nos cœurs. Alors, un jour, on pourra dire de chacun de nous :

« Car il tint ferme, comme voyant Celui qui est « Invisible. » Amen.

Le mois de janvier avait passé dans des préparatifs de toutes sortes. Le recrutement marchait plus lentement que prévu. Une grande partie des Volontaires n'avaient pas une préparation militaire, ni une habileté suffisante dans la pratique du ski, qualité indispensable pour la guerre en Laponie. Il fallut donc faire précéder d'une véritable préparation militaire l'entrée en ligne du Corps des Volontaires.

Enfin, le Groupe I put monter en ligne. On lui confia la tâche de renforcer les troupes qui, sous les ordres du major-général Vallénius, luttaient dans le nord de la Finlande contre des troupes russes bien supérieures en nombre. De Kemi, on fit marcher le Groupe I dans la direction de Rovaniemi, marche entrecoupée d'exercices de combat. Puis, de Rovaniemi, il fut transporté par chemin de fer à Kemijärvi.

Le départ eut lieu le dimanche 3 février. Plus de quarante hommes furent victimes d'accidents et de blessures dues au froid excessif.

Le Groupe II, sous les ordres du lieutenant-colonel Tamm, ne pouvait pas encore être appelé à l'action, son recrutement étant demeuré insuffisant.

C'est pourquoi, le 4 février, soit le dimanche avant le Carême (Esto mihi) l'aumônier parla en deux endroits différents, tout d'abord en l'église de Tornea, et ensuite sur un aérodrome « quelque part en Finlande ».

A la gravité de la lutte qui, dès maintenant, commençait, s'ajoutait l'austérité du temps de Carême.

LA SOUFFRANCE APPROCHE[1]

> Ensuite Jésus prit à part les Douze et leur dit : Voici, nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui ont été écrites par les prophètes au sujet du Fils de l'Homme, s'accompliront. Car il sera livré aux Gentils, on se moquera de lui, on l'outragera, on crachera sur lui, et, après l'avoir battu de verges, on le fera mourir ; et le troisième jour il ressuscitera. Mais ils ne comprirent rien à cela ; le sens de ces paroles leur était caché, et ils ne saisissaient point ce que Jésus leur disait.
>
> Evangile selon St Luc 18 : 31 à 34.

C'est aujourd'hui que commence la Passion, ou ce que l'on appelle le Carême. Depuis les origines, les chrétiens ont toujours célébré avec respect et ferveur le souvenir de la mort du Sauveur et des semaines qui la précédèrent. Ils se rendaient compte que jamais la grandeur du Christ ne s'était aussi clairement manifestée que pendant la période de ses souffrances et de sa mort.

Il est possible que, dans l'histoire du christianisme, on ait parfois trop insisté sur l'aspect de ces douleurs. Il y eut des temps où l'on se complaisait à évoquer la flagellation, la couronne d'épines et les clous de la croix, et où, avec une exubérance toute méridionale, on ajoutait encore des descriptions de membres rompus et de sang qui ruisselle.

Un tel langage nous heurte, nous autres, habitants du Nord, au tempérament plus réservé. Cette hantise sentimentale des souffrances du Christ nous a toujours rebutés. Nous comprenons mieux notre Maître lorsqu'Il s'adresse à nous dans le Sermon sur la Montagne, ou

1. Prédication du dimanche 4 février, à Tornea et « quelque part en Finlande ».

lorsqu'Il chasse les vendeurs du Temple, ou encore lorsqu'Il répond aux propos des pharisiens hypocrites. Nous avons ainsi pressenti sa grandeur, mais nous n'avons jamais bien su comprendre le douloureux récit de la crucifixion.

Reconnaissons toutefois que nous ne nous sommes jamais beaucoup appliqués à le comprendre. Ces termes insolites, cette façon de s'exprimer, si différente de la nôtre, nous répugnaient. Et nous avons, tout simplement, laissé la chose de côté.

Bon nombre d'entre nous étaient infiniment mieux renseignés sur les mystères d'un moteur que sur le Mystère de Jésus-Christ. Le moteur nous intéressait, alors que nous ne portions aucun intérêt au Rédempteur du Monde.

Nous vivions superficiellement. Vivant en paix nous avons eu une vie heureuse. Nous lisions bien, parfois, dans des romans-détectives par exemple, des histoires qui parlaient de sang et de mort. Ou encore, nous allions voir cela au cinéma. Mais, pour nous, ce n'était pas réel.

Cependant, pour les chrétiens des temps passés, la mort et les souffrances étaient une réalité sanglante. Ils ne se bornaient pas à lire des histoires leur parlant de persécutions, de tortures ou de martyre. Non, ils vivaient au milieu des persécutions, au milieu des tortures et en plein martyre.

C'est pourquoi ils comprenaient mieux les luttes, les souffrances et la mort du Christ. Rien de plus naturel, pour eux, que de chanter l'Agneau immolé et le sang qui coulait de la croix.

Les souffrances de Jésus les aidaient à supporter leurs propres souffrances. Sa mort et sa résurrection leur donnaient courage et espoir. Et, parce que Jésus les avait précédés dans les souffrances et dans la mort, ils trouvaient la force de chanter des hymnes, tandis que leurs corps se consumaient sur des bûchers.

Aujourd'hui, nous sommes plus près de tout cela, car nous pouvons dire à notre tour :

« Voyez, nous montons à Jérusalem ! »

Le corps des Volontaires suédois connaîtra les angoisses, la souffrance, la mort et le sang versé. Nous ne pouvons plus vivre superficiellement : que nous le voulions ou non, nous sommes précipités dans le mystère de la souffrance. Et voilà qu'à notre tour nous faisons la belle, la magnifique découverte — que les vrais chrétiens de tous temps eurent le privilège de faire avant nous —, à savoir que le Christ est avec nous dans la souffrance ! Plus encore, Il nous y a précédés. Il nous montre le chemin qui passe au travers de la douleur et de la mort.

Nous apprenons ainsi à comprendre un nouvel aspect de Jésus : il n'est pas seulement notre Maître, qui nous enseigne ce qui est bon. Il est aussi le Sauveur, notre Sauveur, qui nous arrache à notre misère et nous conduit, par la souffrance, à la gloire. La croix, que nous ne comprenions pas jusqu'ici, devient enfin pour nous l'emblême, le symbole de la miraculeuse puissance de Dieu.

Seul Celui-ci peut transformer ce qui paraissait sans espoir en un sujet de joie. La croix — un gibet — devient le signe de la victoire.

Es-tu donc encore assis au bord du chemin, comme le mendiant aveugle dont il est question dans le texte sacré? Alors hâte-toi et te lève, car en ce moment, Jésus passe.

Il monte à Jérusalem, donner Sa vie pour la vérité et la justice. Crie :

« Jésus, Fils de David, aie pitié de moi ! »

Et tu L'entendras te répondre :

« Recouvre la vue, ta foi t'a sauvé ! »

Et tu Le suivras, où il Lui plaira de te conduire, afin de louer Dieu. Amen.

Les Volontaires-aviateurs subissent les premières pertes.

LES PREMIÈRES VICTIMES

> Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Evangile, la sauvera.
>
> Evangile selon St Marc 8 : 35.

Je vais vous dire aujourd'hui quelques mots de la vie et de la mort.

Nous savons tous que la mort ne veut pas dire la fin. La mort ne peut être la fin. La justice exige qu'elle ait une suite. Il y a tant de choses ici-bas que nous ne comprenons pas, que même nous trouvons injustes, voire insensées. Un enfant meurt accidentellement, un jeune homme se tue dans une chute... Pourquoi ? Pourquoi Dieu le permet-Il ? Comment peut-Il admettre que des gens s'entretuent et se fassent souffrir au cours d'un clair dimanche d'hiver ? Mille questions se posent ainsi à nous.

Nous devons nous souvenir que nous ne voyons pas le déroulement de l'action tout entière. On ne peut pronostiquer le résultat d'une partie de foot-ball lorsqu'elle n'a duré que quelques secondes. On ne sait pas, après les premiers dix mètres, qui gagnera la course de fond sur cinquante kilomètres ! Il peut se passer tant de choses durant un concours ! Or, ce n'est qu'à long terme que se manifeste la justice.

En comparaison de la vie éternelle, notre vie sur cette terre n'est que de quelques secondes. Donc, ce que nous voyons ici-bas d'une vie humaine, doit être regardé à la mesure de la vie éternelle ! Car, écrit

l'Apôtre Paul : « les souffrances du temps présent ne « sont rien en comparaison de la gloire qui nous sera « révélée »[1].

Nous ne comprenons la vie terrestre qu'à la lumière de l'éternité. La vie ici-bas est infiniment courte, comparée à celle qui nous attend après la mort.

Non pas que notre vie terrestre soit sans importance. Un aviateur sait que l'instant le plus court peut avoir une valeur incalculable dans certaines circonstances. Une seconde paraît longue et s'avère décisive. C'est ainsi, pensons-nous, qu'il convient d'apprécier, à la mesure de l'éternité, notre vie terrestre si brève.

La vie sur cette terre est une école. Quand l'école est finie, vient l'examen. Ou son résultat est bon ou il est insuffisant. Celui qui a bien profité de ses classes, réussit, en général, son examen ; l'autre échoue.

Nous aussi, nous avons un examen à passer à la fin de notre vie. De son résultat dépend soit le succès, soit l'échec. Et nous ne savons pas s'il y a une troisième possibilité : une promotion après un cours de répétition. Nous savons seulement que la décision est prise par le Dieu d'amour et nous croyons que l'amour divin dispose de possibilités qui sont, pour nous, insondables. Nous ne pensons pas toutefois qu'amour et faiblesse soient synonymes. Dieu le Père, c'est l'amour vrai, qui ne tolère ni faiblesse, ni paresse. Cet amour est bien plus sévère que nous ne le croyons — mais sans doute aussi plus riche de possibilités que nous ne l'imaginons. L'amour de Dieu est un amour saint. Il nous brûle, nous, les êtres non sanctifiés. Mais il peut aussi nous arracher à nos péchés et nous sanctifier.

Nous ne pouvons pas, aujourd'hui, nous entretenir de la vie et de la mort sans donner nos pensées à nos camarades tombés au champ d'honneur.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur leur vie.

1. Rom. 8 : 18.

Laissons Lui ce soin, à Lui qui est le Grand Recteur de toute vie humaine. Il le fait mieux que nous, plus équitablement que nous, avec une compréhension bien plus grande que nous ne serions à même de le faire. Mais nous pouvons Le remercier de nous les avoir donnés.

Nous voyons en eux des modèles qui ont suivi le chemin du devoir, autant qu'un homme est à même de le faire. En ceci, ils suivirent notre Maître, et se montrèrent, comme Lui, « fidèles jusqu'à la mort ». Louons et remercions Dieu de ces exemples. Nous voulons les suivre, nous les suivrons sur le même chemin, sur ce chemin splendide du devoir et de l'obéissance qui, à travers la mort, va à la résurrection et à la gloire. Amen.

Le soir de la Mi-Carême, le 6 février, l'aumônier célébra, quelque part au front, un service divin qui fut radiodiffusé.

LE DÉMON EST PRÈS DE NOUS... MAIS DIEU AUSSI !

Le plus long des Psaumes est le Psaume 119. Il n'est pas seulement long, il est aussi immensément riche. Je le relisais hier soir, dans ma Bible. Et, parmi ses cent soixante-seize versets, je n'en trouvai que six que je n'avais pas soulignés. Plusieurs versets ne sont pas seulement soulignés, ils ont encore un trait en marge. Deux d'entre-eux retinrent mon attention. Je crois qu'ils nous apportent aujourd'hui un message.

Voici ce qu'ils nous disent :

> Ils s'approchent, ceux qui poursuivent le crime
> Ils s'éloignent de la loi.
>
> PSAUME 119 : 150.

« Mes persécuteurs s'approchent ». Pensons donc à nos ennemis. Nous entendons leurs mensonges, nous connaissons leur haine, nous savons ce qu'il adviendrait de nos femmes et de nos enfants s'ils venaient à triompher.

« Mes persécuteurs s'approchent ». Nous avons des persécuteurs tout près de nous, dans nos rangs. Des camarades ignobles — peu importe qu'ils soient directement au service de l'ennemi, ou commettent indirectement leurs actes abominables — essaient et s'efforcent d'annihiler notre courage et d'effrayer nos bien-aimés, là-bas, au pays, en répandant de fausses et tendancieuses nouvelles. Ceux-là sont « loin de Ta loi ».

« Mes persécuteurs s'approchent ». Nous avons des persécuteurs plus près encore. Il y a dans nos propres poitrines des forces mauvaises qui s'appellent la haine, la colère, la vengeance. Elles sont là, tout près.

Mais un Autre aussi est près de nous, et c'est avec jubilation que nous lisons la fin :

« Tu es près de moi et tous Tes Com-« mandements sont vérité. » « Seigneur, « Tu es près de moi » et plus nous nous approchons du front, plus Tu te rapproches de nous !

« Seigneur, Tu es près de nous », et Tu prends Ta place dans nos cœurs, pour en chasser la peur, la haine et tous autres péchés.

C'est pourquoi nous répétons avec le Psalmiste : « Mes persécuteurs s'approchent !... Seigneur, Tu es « près de nous et Tes Lois sont toute vérité. » Amen.

Entre temps le Groupe I a pris ses quartiers à Rovaniemi.

Et le vendredi 9 février, l'aumônier célèbre un service de Sainte-Cène avec la troupe qui attend d'une heure à l'autre l'ordre de départ pour le front.

DE LA CONFESSION

Nous possédons une source de force qui n'est pas encore épuisée : la Sainte-Cène.

Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Prions Dieu :

« Seigneur! Tu vois ici une petite troupe de Volontaires. Nous sommes réunis pour nous recommander nous-mêmes, comme nous recommandons aussi nos bien-aimés restés au pays, à Ta puissante protection. Nous désirons intensément que Tu sois notre Chef suprême, que Tu nous conduises tous sur le bon chemin ; peu importe qu'il mène à la vie ou à la mort ! Mais, Seigneur, nous savons aussi que nous ne sommes pas dignes d'être près de Toi. Tu es pur et saint et nous sommes de pauvres pécheurs et des impurs. Mais nous venons maintenant à Toi, comme les blessés viennent au médecin. A qui donc irions-nous qu'à Toi ? Pardonne-nous nos défaillances, délivre-nous du péché et donne-nous de vivre ou de mourir près de Toi. Car, Seigneur, quand Tu es près de nous, nous ne craignons ni la vie ni la mort et chaque jour est pour nous une fête. Amen. »

L'Apôtre écrit :

> Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse compatir à nos faiblesses, puisqu'il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre aucun péché.
>
> Epître aux Hébreux 4 : 15.

Notre souverain sacrificateur, c'est Jésus-Christ. C'est devant son trône que nous aurons tous, un jour, à rendre compte de notre vie. Alors, tout viendra au grand jour — tout, c'est-à-dire le mal que nous avons fait, mais, principalement sans doute : tout le bien que nous avons omis de faire. Car (et ceci, chacun de nous doit le reconnaître), nous pourrions être, aujourd'hui, meilleurs que nous ne le sommes. Nous n'avons pas toujours agi de notre mieux. Nous n'avons pas toujours été serviables, comme nous eussions dû l'être. Nous n'avons pas agi, vis-à-vis des autres, comme nous eussions désiré qu'ils agissent vis-à-vis de nous. Oui ! Nous nous sommes montrés orgueilleux de ce que nous sommes partis comme Volontaires, alors que d'autres étaient trop poltrons et lâches et qu'ils se terraient à la maison.

Evidemment, nous avons aussi un compte actif. Nous savons, dans le secret de nous-mêmes, que parfois nous nous sommes maîtrisés et que nous avons vraiment fait quelque chose de bien. Mais, considérons-le sérieusement : le peu de bien que nous avons pu faire n'était que notre devoir de chrétien, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un chrétien fasse son devoir. Plus nous envisageons la vie avec sérieux, plus nous nous rendons compte que nous l'avons défigurée et corrompue. C'est là tout le péché : Avilir les grandes et saintes intentions de Dieu à notre égard. Dieu nous avait tous désignés pour être des lumières, mais ces lumières ne sont que de petites flammes fumeuses et vacillantes.

Jésus exige beaucoup. Il exige le maximum. Le

chemin du Christ n'est pas un chemin facile. C'est au contraire un chemin difficile et fatigant. C'est pourquoi il y a si peu de chrétiens véritables. C'est pourquoi la plupart ne le sont qu'à moitié, exactement comme nous.

Jésus exige beaucoup — mais Il a pitié de nous. Il a, lui-même, été homme et Il sait combien vivre est difficile. Parce qu'il a été homme, il nous comprend entièrement.

> Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce pour être secourus dans nos besoins.
>
> Epître aux Hébreux 4 : 16.

Aucun de nous n'a besoin de simuler l'humilité, car il apparaît avec évidence que Jésus nous est indiscutablement supérieur. Il est pur, fort et bon, alors que nous sommes inférieurs, impurs, faibles et égoïstes.

Maintenant, c'est sur son ordre que nous venons à Lui. Aucun de nous ne saisit entièrement le sens de la Sainte-Cène. Mais nous en comprenons tout de même assez pour savoir qu'il s'agit d'une rencontre avec le Sauveur ; qu'il s'agit d'une rencontre personnelle entre Lui, qui a dit : « Faites ceci en mémoire de moi » et quiconque prend part à la Sainte-Cène. Cette rencontre, c'est pour nous une consécration. Lui, qui donna Sa vie pour sauver le monde, vient au devant de nous et nous donne à chacun Sa bénédiction. C'est pourquoi la célébration de la Sainte-Cène est une vraie fête.

C'est pourquoi nous sommes heureux et confiants. Nous savons que Jésus s'occupe des pécheurs qui veulent être changés. Nous croyons, nous savons qu'Il ne nous méprise pas, mais qu'Il descend jusqu'à nous et partage Son repas avec nous, ainsi qu'Il le fit avec les premiers disciples.

Et nous allons maintenant, suivant notre bonne et vieille coutume, Lui demander tout d'abord le pardon de nos offenses, en prononçant les paroles, restées si expressives, de notre antique confession des péchés...

Peu de temps après, l'aumônier rentra à Tornea, où un autre contingent avait, entre temps, pris ses quartiers d'attente.

Le dimanche 11 février, il prononça devant le Groupe II l'exhortation suivante :

DE LA TENTATION DE DÉSERTER

A QUEL POINT UNE ATTENTE FORCÉE EST ÉPROUVANTE.

Aujourd'hui, dimanche, se joue à Stockholm le grand tournoi de hockey sur glace.

Pour le monde chrétien, ce dimanche est, avant tout, le premier des dimanches de Carême. Il nous apporte un message tout spécial : il nous parle de la tentation. Relisons donc un des textes réservés à ce dimanche. Voici ce que nous dit la Parole, au Nom du Seigneur :

> Dès lors, Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Alors Pierre, l'ayant pris à part, se mit à lui faire des remontrances et à lui dire : A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera point ! Mais Jésus, se tournant, dit à Pierre : Arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes.
>
> Evangile selon S[t] Matthieu 16 : 21 à 23.

Ce texte nous parle d'un homme qui avait un grand et noble but devant lui, un but pour lequel il était prêt à donner sa vie. Mais il contient encore autre chose : il nous montre de quelle manière la tentation s'y prit pour essayer de détourner cet homme de son devoir. Le texte nous raconte comment il affronta cette tentation, et comment il la vainquit.

Combien nous le comprenons ! Nous aussi nous avons un grand but devant nous ! Nous aussi, nous sommes prêts à donner notre vie, si elle nous est demandée ! Et la tentation nous vient également de déserter. Que Dieu nous fasse la grâce de vaincre cette tentation, comme notre Maître l'a vaincue.

N'est-il pas singulier de voir avec quelle vigueur Jésus intervient ? N'était-ce pas son premier disciple qui, certainement dans la meilleure intention, lui conseillait d'être prudent ? Nous aurions attendu plus de compréhension de la part de Jésus. Nous aurions voulu qu'Il répondît à peu près comme ceci :

« Mon cher ami, c'est fort gentil à toi de penser à « ce qui serait préférable pour moi. Mais, je crois « cependant que mon chemin me conduit ailleurs... ».

Mais non, Jésus ne répond pas ainsi. Il dit :

« Arrière de moi, Satan. Tu m'es en scandale ! »

Pourquoi Jésus s'irrite-t-il ainsi ?

N'est-ce pas parce qu'Il connaît l'attrait diabolique de la tentation ? Jésus était homme, pas uniquement homme, mais homme tout de même. Il sentait en lui quelque chose qui l'entraînait à approuver ce que lui disait Pierre. Il y avait chez Jésus une sorte d'instinct de la conservation, qui veut que chacun voie en soi-même son prochain. C'est ce côté humain de Jésus que les paroles de Pierre avaient touché. Jésus connaît la force de la tentation. C'est pourquoi il se défend si énergiquement. Il s'arrache à son emprise et nous comprenons, à la violence de ses paroles, que ce fut douloureux. Mais il eut le dessus.

Si donc Jésus, qui était fort et bon, dut se défendre si sérieusement contre la tentation, combien plus est-il prudent pour nous de ne pas jouer avec elle ! Nous le faisons pourtant souvent. Et quand la tentation s'approche de nous, il est bien rare que nous disions :

« Arrière de moi, Satan !... »

Nous préférons dire :

« Nous pourrions bien causer de cette affaire... »

Et puis, nous succombons.

On résiste à la tentation en disant : NON.

« Une fois ne compte pas ! » Quel diabolique mensonge ! C'est le contraire qui est exact. Une première fois, une seule fois inaugure la série.

Chacun de nous est appelé à lutter contre la tentation. La plupart comprennent par le mot « tentation », une tentation d'un caractère tout spécial.

Je n'ai pas besoin de dire son nom. Les sincères me comprennent. Et ils savent aussi qu'on ne résiste pas à une tentation en jouant avec elle. La seule chose à faire est de suivre l'exemple de Jésus : rompre de façon abrupte et résolue.

Et je voulais dire encore quelques mots d'une autre tentation. De la tentation dont parle le texte de ce jour : celle de déserter.

Cela peut commencer de façon si innocente. Cela peut provenir de notre âme : une inclination toujours plus forte à nous prendre nous-mêmes en pitié. Nous désirerions, par exemple, une position moins exposée ! La tentation peut venir du dehors, par la voix d'un ami, d'une épouse, d'une fiancée. Cette voix nous dit :

Pourquoi te sacrifier, justement toi — ta vie a bien trop de prix !

Quelques-uns de nos camarades ont déjà cédé à cette tentation et sont rentrés chez eux. D'autres sont travaillés par des pensées analogues et de plus en plus ils succombent en route. Emportons de ce culte cette conviction que la meilleure méthode pour se défendre contre de telles pensées est celle du Christ :

« Arrière de moi, Satan, car tu m'es en scandale ! »

Souvenons-nous que si la tentation est grande, Jésus est encore plus fort qu'elle. Jamais Il ne fut vaincu. Et Il donna la Force à ses disciples.

Suivre Jésus est souvent chose ardue, mais c'est le chemin de la victoire. Amen.

Deuxième Partie

LA LUTTE

Alors qu'à Tornea l'aumônier prononçait la prédication que l'on vient de lire, personne ne pouvait prévoir que la guerre atteignait un tournant décisif.

Le lendemain, 12 février, les Russes enfonçaient la ligne Mannerheim près de Summa, en Carélie du Sud, et le haut commandement finlandais dut regrouper d'urgence toutes ses réserves disponibles pour colmater la brèche. Et, le 13 février, le commandant du Corps des Volontaires demandait téléphoniquement que son corps de troupe, « prêt à être engagé », soit envoyé sur le front Sud, avec un matériel de plus de six cents véhicules motorisés et un fort équipement en armes automatiques et en canons anti-tanks.

Ce souhait ne fut pas réalisé. Le 19 février, le Grand Quartier Général donnait au Corps de Volontaires l'ordre de se rendre, dans un délai de dix jours, au Nord du pays, pour relever les troupes finlandaises qui opéraient sous les ordres du major-général Vallénius. Puis, en suite de la forte pression que devait supporter le front de Carélie, ce délai fut réduit de trois jours, de sorte que, le 26 février déjà, le général Linder prenait le commandement en Finlande du Nord. Son état-major établit ses quartiers à Rovaniemi. Et, dans les environs de cette petite ville — la ville la plus septentrionale de l'Europe — l'aumônier célébra, la veille de l'entrée en ligne du Corps des Volontaires, le dimanche 25 février, un service au front.

Il s'adressait à des combattants qui devaient, le lendemain, monter en ligne et regarder la mort en face.

EN PRÉSENCE DE LA MORT

J'aime l'Eternel, car il entend
Ma voix, mes supplications ;
Car il a penché son oreille vers moi ;
Et je l'invoquerai toute ma vie.
Les liens de la mort m'avaient environné.
Et les angoisses du sépulcre m'avaient saisi ;
J'étais en proie à la détresse et à la douleur.
Mais j'invoquai le nom de l'Eternel :
O Eternel, sauve mon âme !

L'Eternel est miséricordieux et juste,
Notre Dieu est plein de compassion ;
J'étais malheureux, et il m'a sauvé.
L'Eternel garde les simples ;
Mon âme, retourne à ton repos,
Car l'Eternel t'a fait du bien.
Oui, tu as délivré mon âme de la mort,
Mes yeux des larmes,
Mes pieds de la chute.
Je marcherai devant l'Eternel,
Sur la terre des vivants. PSAUME 116, 1 à 9.

C'est une vérité bien connue que l'homme n'apprécie ce qu'il possède qu'au moment où il court le risque de le perdre. On ne reconnaît le bienfait de la santé que lorsque l'on est malade. On ne comprend ce que représentent pour nous nos proches que lorsque l'on est obligé de se séparer d'eux. Et l'on n'estime guère sa vie, aussi longtemps que l'on ne s'est pas trouvé en danger de mort.

Il est donc utile, pour nous tous, de nous rappeler que nous sommes mortels. On ne peut établir la valeur de sa vie, si l'on exclut du bilan la mort. Nous autres Suédois, nous avons eu, en général, une vie bien tranquille. Nous n'avons jamais eu à compter avec la mort imminente. C'est probablement pour cela que nous sommes devenus si amoureux de nos aises. Les Finlandais, eux, ont vécu plus près du danger. C'est pourquoi ils n'ont jamais pu s'abandonner au repos, mais ils se virent forcés de regarder en face Celui qui est le Seigneur de la vie et de la mort.

Quiconque s'est trouvé en danger de mort et a été sauvé, éprouve le besoin de donner expression à sa reconnaissance. Dire merci à quelqu'un devient un besoin. On tient à remercier sa bonne étoile, ou bien la Destinée.

Pourquoi donc ne pas dire ouvertement : On veut remercier Dieu. Car « Dieu » est le nom de la Puissance qui dispose de toute vie. Dieu ! Qui est au-dessus de nous tous, et dirige nos voies !

La vie est une chose précieuse. C'est pourquoi nous remercions Dieu, et Le louons, quand Il nous sauve de la mort. Mais, pour celui qui a appris à connaître Dieu, la mort perd de plus en plus son effroi.

Nous commençons à comprendre que Dieu règne aussi sur ce qui vient après la mort, de telle sorte que rien ne peut nous séparer de son amour.

C'est pourquoi nous remettons tout entre Ses mains et disons :

« Seigneur, sois près de moi dans la vie et dans la « mort, et que Ta volonté soit faite ! Amen ».

Par une température qui descendit à plus de vingt degrés en dessous de zéro (— 20°) le jour, et à plus de quarante (—40°) la nuit, nos unités se portèrent en première ligne, à l'Est de Märkäjärvi. Toutes les habitations avaient été incendiées et détruites par les Russes. Les mouvements devaient avoir lieu de nuit, vu la menace des avions. Le Groupe I, qui avait reçu une plus longue préparation militaire, se montra résistant, alors que, dans le Groupe II, environ quatre-vingts hommes durent être évacués ensuite de blessures provoquées par le froid. Faible était, sur ce front boréal, la vivacité du feu. Le 1er mars, l'aumônier célèbre un service divin en campagne. Il s'adresse à des soldats qui, souffrant du terrible hiver lapon, se demandent pourquoi Dieu leur impose cette épreuve.

DE L'ÉPREUVE

Le sérieux d'une situation peut préparer la voie qui mène a Dieu.

Prions au nom du Christ, Notre Seigneur :

« Seigneur, Nous Te remercions de nous permettre « de nous réunir en Ton Nom. Nous Te demandons de « nous faire sentir Ta Présence. Parle à chacun de « nous, afin que nous sachions que c'est Toi qui nous « parles. Fais-nous éprouver Ta force. » Amen.

Il y a, dans la vie de chacun de nous, certaines époques où Dieu nous visite. La plupart, s'ils veulent bien faire un retour en arrière, se souviendront d'un moment semblable dans leur vie. On peut rester longtemps froid et indifférent, puis, tout d'un coup, il se passe quelque chose qui réchauffe le cœur et l'on sent que des puissances salutaires sont à l'œuvre. On sent la Présence de Dieu. Ou bien encore, on vit tranquille et indifférent, tablant sur ses propres facultés, jusqu'à ce que, tout à coup, il se passe quelque chose qui nous montre combien nous sommes insignifiants et combien nous avons besoin de l'aide et de la protection d'une Puissance supérieure. C'est alors que Dieu visite l'âme.

Pour les uns, c'est la période du catéchuménat ; pour d'autres, c'est la mort d'une mère, ou encore une maladie, ou le fait d'échapper miraculeusement à un grand danger. Dieu a plusieurs moyens d'ouvrir les portes de notre âme. Pour chacun de nous, Il emploie Sa méthode particulière. Inlassablement, Il nous appelle et nous soumet à des épreuves qui nous mûrissent et

nous conduisent à mieux obéir à Sa Parole et à Sa Volonté.

Pendant de longues années, l'appel de Dieu coule sur nous sans plus laisser de traces que l'eau n'en laisse sur le plumage d'un cygne. Nous L'entendons bien... mais Ses paroles, Ses appels ne font aucune impression sur nous. Il en est ainsi dans les périodes mortes de notre vie. Puis, soudain, Dieu nous visite. Sa Parole trouve un écho dans nos cœurs. Les vieux versets de la Bible, les hymnes que nous avons entendus si souvent, reprennent vie et substance. Ils ont une âme. Nous remarquons alors que notre âme a faim et soif. Et nous comprenons la portée de la vieille Parole selon laquelle « homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Mais il se peut aussi, et cela arrive souvent, que juste au moment où nous serions ainsi prêts à écouter la Parole et la Voix de Dieu, nous constatons — à notre grand dépit, et peut-être même, à notre désespoir — que quelque chose nous sépare de Dieu. Nous voudrions croire en Lui, mais Il nous paraît irréel et bien éloigné de nous. Nous voudrions L'invoquer, mais nous ne le pouvons pas. Nous voudrions bénéficier de Son aide et de Sa force, mais nous n'arrivons pas à l'atteindre. Et nous nous plaignons que Dieu se cache, ou qu'Il ne s'occupe pas de nous ! Nous voyons bien qu'Il s'occupe d'autres gens, mais il nous semble que, tout compte fait, il se désintéresse de nous.

Le prophète Esaïe doit avoir éprouvé cela. Et il a reçu une réponse à sa question : Qu'est-ce qui sépare donc Dieu des hommes ? Voici la réponse. Nous la trouvons dans le Livre d'Esaïe, au chapitre 59.

« ...Ce qui nous sépare de Dieu, c'est notre péché et nos méfaits. »

Ce n'est certes pas la faute de Dieu, quand Il semble

être loin de nous et paraît ne pas nous entendre. La faute est en nous-mêmes. Nos péchés nous ont rendus aveugles, à tel point que nous ne Le voyons plus. Nos méfaits s'élèvent, tel un mur, entre Lui et nous, et nous incitent à croire qu'Il est trop éloigé pour nous entendre.

— « Nos péchés », demande quelqu'un, « qu'est-ce « donc ? Je ne me rends pas compte d'avoir commis « un péché particulièrement grand. »

Si l'on jette un regard en arrière sur sa vie, on s'aperçoit bien vite que ceci ou cela n'était pas bon, et que d'autres choses encore sont même fort laides. Et nous avons, en tout cas, commis un grand péché : Nous nous sommes passés de Dieu. Nous ne Lui avons pas permis d'être pour nous un Père auquel devait aller tout notre amour, auquel nous devions obéir spontanément et joyeusement. Sa Volonté n'était pas le nerf principal de notre vie. Voilà le péché !

Nous nous sommes tenus si loin de Lui, que nous en voici devenus aveugles, de même que certains animaux perdent leurs facultés visuelles parce qu'ils vivent perpétuellement dans l'obscurité. Nous ne nous sommes pas placés dans la lumière de Sa face, mais au contraire, dans l'ombre. C'est pourquoi nous avons perdu la faculté de Le voir.

Chers camarades ! Le moment est venu pour plusieurs d'entre nous : Dieu nous visite. Il a quelque chose à nous dire. Ne voulons-nous pas, en ce moment même, apprendre à le mieux connaître ? Le premier pas à faire est d'éloigner ce qui nous cache Sa lumière : le péché.

On fait ce pas en demandant sincèrement la rémission de ses péchés, du plus profond de son cœur. Faisons-le sans délai et toutes choses seront claires devant nous. Amen.

QUE VA-T-IL SE PASSER ?[1]

> Et reprenant la parole, je dis à l'ange qui parlait avec moi : Que signifient ces choses, mon seigneur ? L'ange qui parlait avec moi me répondit : Ne sais-tu pas ce que signifient ces choses ? Je dis : Non, mon seigneur. Alors il reprit et me dit : C'est ici la parole que l'Eternel adresse à Zorobabel : Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon esprit, dit l'Eternel des armées.
>
> ZACHARIE 4 : 4 à 6.

Combien nous serions heureux d'avoir un ange à qui parler et qui nous donnerait des éclaircissements sur tout ce qui se passe. Mais nous ne sommes, tous ensemble, que de très petits prophètes et il est bien rare que nous ayons contact avec les anges.

Cependant il y eut vraiment des prophètes, des grands et des petits. C'étaient des hommes saisis par Dieu. Il les avait comme ployés à son service.

Le berger Amos ne dit-il pas:

« Le Seigneur m'a pris derrière mon troupeau et « il m'a dit : Va et prophétise à mon peuple Israël. »

Et Jérémie se lamente :

« Seigneur, Tu m'as vaincu et je me suis laissé « vaincre, Tu étais plus fort que moi et Tu as gagné ! »

Ce n'était pas une petite affaire que d'être prophète. Dieu confiait des tâches difficiles à ses serviteurs. Souvent ils recevaient la mission de prophétiser, c'est-à-dire d'annoncer les malheurs et les sanctions qu'appelaient les péchés du peuple. Mais ils bénéficiaient d'un grand avantage sur les autres mortels : ils avaient connaissance des hauts décrets de Dieu.

1. Article suggéré par le recrutement défectueux des Volontaires et d'autres indices alarmants. Il a paru dans le journal du front *Le Volontaire* du 2 mars 1940.

Alors que d'autres demeuraient dans l'incertitude, ils pouvaient parler. Là où d'autres demeuraient perplexes, eux connaissaient une issue. Lorsque d'autres désespéraient, eux répandaient des consolations. Ils étaient plus près de Dieu que d'autres — et c'est pourquoi ils voyaient une raison, un sens à tout.

Ne nous imaginons pas cependant que Dieu dévoile ses projets à n'importe qui. Mais, plus un être humain se rapproche de Dieu, plus Dieu l'instruit, et mieux il devient à son tour un conseiller pour autrui.

Si tu cherches à comprendre la raison de ce qui se passe en Finlande et en Suède, n'en demande pas l'explication aux journaux ou aux discussions plus ou moins pénétrantes de tes camarades — mais interroge ta Bible, ou encore, relis les strophes de ton recueil de chants. Ici te parlent des hommes qui ont été près de Dieu. Et si tu n'as pas de Bible, n'aie de repos que tu n'en possèdes une. S'il le faut, écris au « Bibliothécaire du Corps ». Cette adresse suffit.

Sans doute, les paroles du prophète Zacharie ont-elles aussi un sens dans notre situation. Sans doute, le but des événements actuels est-il de démontrer la force du Saint-Esprit. Evidemment, ce sont des hommes qui sont à l'œuvre — nous le savons maintenant mieux que quiconque — mais le miracle qui doit venir, et qui viendra, n'est pas d'origine humaine. Toutefois, il sera accompli par des hommes qui sont pénétrés de l'irrésistible Esprit de Dieu.

Seigneur ! Conduis-nous par ton miracle qu'est la lutte de la Finlande, à la victoire, à Ta victoire. Et, Seigneur, accomplis encore un miracle : Réveille à la vie notre peuple de Suède, afin qu'il entende Ta voix et suive Tes commandements. Amen.

LE CHEMIN[1]

Et Jésus dit :

> Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment en saurions-nous le chemin ? Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi.
>
> Evangile selon St Jean 14 : 4 à 6.

Jésus, Il le dit lui-même, n'est pas seulement le but, Il est aussi le chemin. Nous y songeons trop rarement.

Le fait que Jésus est le C h e m i n, le seul chemin qui mène à Dieu, veut dire que tous les efforts pour parvenir à Dieu sans Lui sont condamnés à l'insuccès. Qui veut connaître Dieu, doit d'abord apprendre à connaître Jésus. Car nous ne saurions pas qui est Dieu, ni comment Il est, si nous n'avions pas Jésus. Toutes les images de Dieu, telles que de tous les temps les peuples s'en sont faites, sont obscures et floues, à côté de l'image de Dieu que nous trouvons en Jésus. Jésus est le seul qui ait, dans ce monde, parfaitement révélé ce qu'est Dieu. Nous ne pouvons reconnaître le témoignage de l'amour paternel de Dieu que dans la vie et la mort de Jésus. Et c'est bien pour cela que personne ne parvient au Père, sans passer par Jésus. Il est le seul chemin.

Mais c'est encore dans un autre sens que Jésus est le chemin. Si nous regardons à nous-mêmes, nous en restons écrasés. Le chemin qui est devant nous est bien long. Et plus attentivement nous considérons notre vie, plus nous en sommes oppressés. Nous n'avons parcouru

1. Service de Sainte-Cène au Lazaret de campagne, le lundi 4 mars 1940.

qu'un tout petit bout du chemin qui doit nous conduire au but. Il est bon dans de tels instants, de savoir que Jésus n'est pas seulement le but, mais aussi le chemin qui mène au but. Donc, dès que nous marchons dans la bonne direction, nous sommes en présence immédiate de Jésus. Il n'importe pas à un chrétien d'être arrivé. Jamais, ici-bas, nous ne le serons. Il importe seulement d'être sur le bon chemin, celui qui conduit au but. C'est sur ce chemin qu'il faut avancer. Il n'est pas certain que nous constations le progrès nous-mêmes, mais quiconque s'efforce sincèrement d'avancer, quiconque prie et fait de son mieux, est sur le bon chemin. Et Jésus est le chemin. Jésus n'est pas venu pour sauver les justes, mais bien les pécheurs. Jésus ne peut aider à celui qui croit être arrivé. Mais quiconque sait que la plus grande partie du trajet est à faire, reconnaîtra que Jésus est le chemin. Voilà le miracle de la vie chrétienne !

On est toujours en route et notre bien suprême est encore devant nous. Un chrétien ne doit pas craindre d'avoir ses meilleurs jours derrière lui. Il sait que le trajet qui lui reste à faire est plus beau que celui qu'il a parcouru, car il se rapproche toujours davantage de Dieu. Et la présence de Dieu est le but auquel nous aspirons dans le tréfonds de notre âme.

Sur ce chemin, nous apprenons à connaître la Vérité. Jésus est le seul qui puisse répondre à la question : « Qu'est-ce donc que la vérité? » Et seul celui qui marche avec sincérité sur le chemin de Jésus, verra la clarté se répandre en lui-même.

Aussi longtemps qu'on se borne à admirer passivement, aucune réponse n'est donnée. Mais lorsqu'on s'efforce d'avancer avec clairvoyance, alors la vérité devient de plus en plus limpide. On se rend compte qu'on est soi-même un pécheur, qui doit être arraché à son égoïsme et à sa mesquinerie. On se rend compte que

nul autre que Lui, Jésus, notre Rédempteur, n'est capable de le faire, parce qu'il nous aime plus que quiconque et l'on commence à se rendre compte que le vrai sens de la vie, c'est de pouvoir être un de Ses plus humbles serviteurs.

C'est ainsi que Jésus devient la Vie. Nous voulons mettre, nous mettons toute notre vie terrestre à Son service, car cette vie n'est pas digne d'être vécue sans Lui. Et nous sentons que la mort ne saurait interrompre cette connaissance avec Jésus. La mort n'est que la porte qui conduit à la vie réelle. C'est au delà de cette porte seulement que nous pourrons remercier Jésus et Lui rendre témoignage de ce qu'Il a été pour nous le Chemin, la Vérité et la Vie.

Maintenant, le Seigneur veut venir à nous dans cette Sainte-Cène pour nous donner le viatique. Préparons-nous donc, suivant notre antique coutume, à cette rencontre, en confessant d'abord nos péchés.

Seigneur, nous Te prions et Te confessons...

LE PARADIS[1]

Notre Corps a subi ses premières pertes. Rien de grand n'est obtenu sans sacrifices. Nous ne serions pas venus ici, si nous n'avions su qu'il y a quelque chose de plus précieux que la vie. Nous luttons pour une cause digne des plus grands sacrifices.

Ce n'est pas avec tristesse que nous pensons à nos morts. Nous voyons en eux des précurseurs et nous en remercions Dieu. Nous les envierions plutôt, en nous souvenant des paroles de Jésus: « Personne n'a de plus « grand amour, que celui qui donne sa vie pour ses « amis ».

Cependant, nous ne voulons pas mourir; nous voulons vivre. Nous avons encore une grande tâche à accomplir, avant que la mort ne vienne nous chercher. La plupart d'entre nous ont leur petit cercle de parents et d'amis qu'ils aimeraient bien revoir. Chaque être sain désire vivre. Penser à la vie éternelle n'est pas précisément un réconfort pour nous — en tout cas, pas pour le moment. Ici-bas, sur cette terre, nous voulons vivre.

Nous désirons rejoindre notre épouse terrestre. Nous désirons jouer encore avec nos enfants. Nous souhaitons parcourir une fois encore les sentiers aimés de nos belles forêts, revoir nos anciennes places de campement, dormir dans nos vieilles cabanes...

Et pourtant, je crois que nous nous faisons, en général, une image beaucoup trop pâle de la vie éter-

1. Extrait du journal *Le Volontaire*, écrit sous l'impression d'une violente nostalgie, numéro du 3 mars 1940.

nelle. D'aucuns se figurent qu'au ciel on est tranquillement assis sur un nuage en jouant de la harpe. Et comme rester assis et jouer de la harpe ne leur dit rien, la vie éternelle ne leur paraît pas attrayante. D'autres se représentent la vie future comme un long sommeil ininterrompu — et comme leurs plus grands plaisirs terrestres sont des excursions et des concours sportifs, ce sommeil éternel ne leur dit rien qui vaille.

Constatons, en regard de ces réflexions, que personne ne sera déçu en montant au ciel. Quelles que soient les belles et joyeuses images que l'on puisse s'en faire, la réalité sera mille fois plus belle.

Mais — attention! Il intervient un grand mais — Jésus n'a jamais dit que bien entendu tous monteraient au ciel. Au contraire, il a nettement précisé qu'il y a deux possibilités: le ciel ou l'enfer. Si le ciel est magnifique, l'enfer, par contre, est terrifiant.

« Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra pas la « mort. » Le chemin de Jésus conduit au ciel. Tous les chemins qui s'écartent de Jésus convergent vers l'enfer. Jésus donne simplement une règle de conduite. Il ne nous dépeint pas le ciel sous de belles couleurs. Il dit simplement: « Garde ma Parole et tu vivras éternel- « lement ». Il ne nous promet pas une longue vie sur cette terre, Il dit simplement que nous ne verrons pas la mort. Mais, quelle magnifique promesse!

Vivre près de Jésus, d'abord une courte vie terrestre ici-bas, puis ensuite au ciel, pour l'éternité : voilà le sort enviable du chrétien. Plaise à Dieu que ce soit le nôtre à tous! Amen.

La tragique portée de ce dernier texte n'est que trop compréhensible. Le froid et la supériorité numérique de l'ennemi mirent le Corps des Volontaires à rude épreuve. Et déjà le 1er mars, il était cruellement frappé: Le commandant du Groupe I, le lieutenant-colonel Magnus Dyrssen, tombait dans l'après-midi de ce

1er mars, au cours d'une tournée d'inspection en première ligne. C'est une des caractéristiques de cette courte campagne, que le premier sang versé au front par le Corps des Volontaires, ait été celui d'un de ses chefs. Ardent promoteur d'une intervention armée, Dyrssen, dès que la forme de l'aide volontaire eût été fixée, se mit avec toute son énergie au service du Corps des Volontaires et il en devint l'animateur.

La dépouille mortelle de Dyrssen fut conduite à Stockholm et le service funèbre eut lieu le samedi 9 mars, dans l'église d'Engelbrecht qui, construite sur un rocher, domine la ville. Ce fut une émouvante manifestation, ainsi que s'en rendit compte le peuple suédois tout entier. Les masses compactes qui, par ce doux après-midi d'hiver, se serraient dans l'église bondée, débordant jusque sur les marches blanches de neige, célébraient non seulement le combattant tombé au front, mais aussi l'idéal pour lequel il avait donné sa vie.

« Nous sommes fiers », proclama devant le cercueil S. A. R. le Prince héritier, « qu'il y ait chez nous des « hommes prêts à tous les sacrifices, même à celui de « leur propre vie. »

Le cercueil, disparaissant sous une éclatante parure de fleurs, était placé devant l'autel, dans le chœur de l'église. Quatre membres du Corps des Volontaires, accompagnant le drapeau finlandais cravaté de crêpe, montaient la garde. Leur sobre tenue de guerre tranchait de façon émouvante sur les uniformes rutilants des personnalités officielles. Les porteurs du cercueil — quatre majors et quatre capitaines du régiment auquel appartenait le défunt, le « Svea Artillerie Regiment », se tenaient de chaque côté.

L'aumônier, qui avait accompagné dans son dernier voyage la dépouille mortelle, prononça l'allocution suivante:

MAGNUS DYRSSEN

Et le roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, en tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même.
Evangile selon St Matthieu 25 : 40.

C'est Jésus qui parle ici. Il connaissait les hommes et savait les apprécier selon leurs mérites. Il détestait les phrases et les paroles creuses. Nous aurons, un jour, à rendre compte devant le Tribunal suprême de chaque mot inutile. « Ce ne sont point ceux qui me disent: « Seigneur, Seigneur », qui entreront dans le Royaume « des Cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de « mon Père qui est dans les cieux. »

Aucune vie humaine n'est sans tache. Mais celui qui s'efforce de faire sincèrement de son mieux, est beaucoup plus près du ciel que celui qui recherche son seul profit personnel. Cependant, à la face de Dieu, nous sommes tous des êtres imparfaits. Et quand nous avons fait tout notre possible, nous ne pouvons que dire: « Nous n'avons été que des serviteurs inutiles, « nous n'avons fait que ce que nous devions faire. »

Voici un homme qui, je le crois, aurait fait siennes ces paroles. Il n'a rien accompli de particulier. C'est un humble serviteur, qui s'est efforcé de bien faire son devoir. Il s'est fraternellement porté à l'aide d'un des plus petits des nôtres, lorsque ce frère fut attaqué. Il ne vit dans ce geste que son simple devoir. Et, ainsi, il servit celui qui a dit: « Ce que vous avez fait au « plus petit de vos frères, vous me l'avez fait à moi-« même ».

Nous remercions et louons Dieu, de ce qu'Il nous

envoie encore de tels hommes, des hommes qui savent nous montrer le chemin et réveiller nos consciences. C'est une bénédiction particulière de Dieu, qu'un tel homme ait accepté le plus grand sacrifice dont un être est capable. Il lui a été permis de donner sa vie pour la cause à laquelle il croyait. Bien plus que les mots, le sang versé d'un sacrifice authentique témoigne d'un amour puissant. Déjà dans les temps passés, nous avons vu que la mort d'un être humain peut prendre une importance pour le moins aussi grande que sa vie. C'est pourquoi nous Te remercions, Seigneur, de ce que Tu nous as donné en Magnus Dyrssen. Et nous Te demandons d'accorder Ta force et Tes consolations à sa mère, ainsi qu'à nous tous, qui l'avons perdu. Donne-nous de continuer, pleins de reconnaissance et de confiance, à suivre le chemin du devoir sur lequel il a marché. Que Ton nom soit sanctifié. Amen.

Le jour suivant, le dimanche 10 mars 1940, l'aumônier protestant prononçait la suivante prédication en l'église des Saintes Hedwige et Eléonore, à Stockholm.

LA VOIX DE LA JUSTICE

Jésus dit aux Juifs:

> Qui de vous me convaincra de péché ?... Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; c'est pourquoi vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.
>
> Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu es possédé d'un démon ? Jésus répondit : Je ne suis pas possédé d'un démon, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. Je ne cherche pas ma gloire ; il y en a un qui la cherche, et qui juge. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.
>
> Evangile selon St Jean 8 : 46 à 51.

C'est Jésus qui parle dans ce texte.

Ses compatriotes firent bientôt taire Sa voix humaine. Mais on ne peut jamais étouffer la voix de la justice. L'esprit de Jésus vit et agit. Chaque jour, Il élit de nouveaux instruments, de nouveaux messagers. Nous autres Suédois, nous entendons aujourd'hui la voix de la justice nous parvenir de l'est, de la Finlande. Il a plu à notre Seigneur Jésus de se manifester dans la lutte de la Finlande. Nous avions cru que d'une guerre il ne pouvait venir que du mal. La lutte en Finlande a ouvert nos yeux et ceux du monde: le mal est démasqué — et le bien prouve sa force. Jésus a pris la Finlande à son service.

Voici ce que nous dit la Finlande, la justice de la Finlande par les paroles mêmes de Jésus:

« — Quel est celui d'entre vous qui me convaincra « de péché? Et si je dis la vérité, pourquoi ne me « croyez-vous pas? Quiconque est de Dieu, écoute les « paroles de Dieu. Vous, vous n'écoutez pas, parce que « vous n'êtes pas de Dieu. »

D'aucuns penseront:

— Non, cette interprétation fait violence au texte. Les paroles que Jésus prononce sur lui-même ne peuvent être appliquées à la Finlande.

Chers amis, pardonnez-moi si je blesse quelqu'un d'entre vous, mais c'est bien ainsi que, cette nuit, j'ai entendu la voix de la justice. Qui donc peut prouver à la Finlande qu'elle ne se bat pas pour une cause juste?

Si donc la Finlande dit la vérité, pourquoi n'en croyez-vous rien, Suédois ? N'entendez-vous pas la voix du Seigneur à travers celle de la Finlande. « Et « vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller? » [1]

La voix de la justice répète:

— « Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de « Dieu; vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas « de Dieu » [2].

Nous répondons à cette voix:

— « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un « Samaritain et que tu as un démon? » [3]

Et la justice de se défendre:

— « Je n'ai point de démon, mais j'honore mon « Père, et vous m'outragez. Je ne cherche pas ma « gloire, il en est un qui la cherche et qui juge » [4].

Suédois ! Tout cela ne vaut-il pas pour nous, mot pour mot, dans la situation actuelle?

Cela ne concerne toutefois pas le gouvernement, cela ne concerne pas telle famille avare à laquelle tu songes maintenant, cela ne concerne pas cette mère qui ne veut pas laisser partir son fils... C'est moi que

1. Jean 6 : 67.
2. Jean 8 : 47.
3. Jean 8 : 48.
4. Jean 8 : 50.

la voix de la justice frappe toujours en premier lieu.

N'en est-il pas de même quand la justice vient à toi avec ses exigences? Ne lui échappes-tu pas?

— « Vous n'écoutez pas parce que vous n'êtes pas « de Dieu! »

Tout de suite tu es prêt à la contredire; tu appelles la justice un esprit sournois et méchant.

Tu la repousses loin de toi et tu dis:

— « N'ai-je pas tout fait, n'ai-je pas travaillé et « consenti des sacrifices pour une cause juste? Laisse-« moi donc en paix. Tu viens toujours m'accuser « comme un démon : tu cherches ta propre gloire. »

Mais toujours la justice répond:

— « Je respecte mon Père »[1].

La vérité ne se trouvera-t-elle pas dans ces paroles:

— « Mais vous n'écoutez pas parce que vous n'êtes « pas de Dieu! »

Si, c'est bien là la vérité! La voix de la justice vaut si peu pour nous parce que nous ne sommes pas des enfants de Dieu. Le peuple suédois n'est pas un peuple de Dieu. Ce qui détermine nos cœurs n'est pas la volonté de Dieu, mais bien la nôtre. Le principal pour nous n'est pas la justice, mais le bon sens. Et parce que celui-ci est le principal pour nous, nous perdons « la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence »[2].

Nous avons l'habitude de respecter celui qui agit d'après sa raison. Pourtant, la raison est une bien mauvaise boussole pour les hommes, comme pour les peuples. La raison dit:

— « Tu ne dois pas mettre ta vie en jeu. Laisse-ça « à d'autres ! »

La raison dit encore:

— « Pense tout d'abord à tes propres intérêts, à tes « intérêts vitaux. »

A ceci la justice a sa réponse prête :

1. Jean 8 : 49-50.
2. Philippiens 4 : 7.

— « Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et « vos voies ne sont pas mes voies. Mais autant le ciel « est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies sont « au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de « vos pensées. »

La raison est myope. Elle promet davantage qu'elle ne peut tenir. La justice est clairvoyante et ne promet jamais plus qu'elle ne tiendra. Et c'est bien la justice qui nous dit par la bouche de Jésus:

— « Celui qui garde Ma parole ne verra jamais la « mort »[1].

Le chemin de la raison n'apporte jamais la délivrance. Mais la justice délivre. La raison a peur de la mort. Mais le juste sacrifie joyeusement sa vie. Quiconque prend le chemin de la raison, devient agité, nerveux. Quiconque écoute la voix de la justice, est tranquille et reconnaissant. Qui suit la raison ne voit que la méchanceté et les bévues des hommes. Le juste, lui, considère ses propres fautes et l'infinie miséricorde de Dieu. La raison est lâche, la justice hardie. Ne pense pas trop petitement de la justice divine! Confie-toi avec audace et confiance en Dieu. J'ai vu, de près, combien la justice a donné à la vie humaine de sens et de fermeté. Il y a une mort pire que la mort charnelle. Il y a une joie plus grande que la joie humaine. Suis la voie de la justice et tu verras la magnificence de Dieu ! Amen.

On fait en ce moment une collecte pour l'achat d'avions de chasse. Je ne puis négliger ici d'envoyer à cette occasion un cordial et fraternel salut à la Finlande. Ce salut s'adresse aussi tout particulièrement à ceux qui ont le privilège et la joie d'avoir là-bas un fils ou un mari, à toutes les heureuses familles dont le père ou le fils a entendu la voix de la justice et se

1. Jean 8 : 51.

déclare prêt maintenant à partir « au nom de Dieu, notre Seigneur ». Car quel appel peut être plus glorieux que celui de participer à la lutte au service de la justice ! Que ce soit à la vie ou à la mort, peu importe, pourvu que nous marchions en avant !

La plupart d'entre nous ont reçu de Dieu le mot d'ordre de rester sur place. Mais, vous qui restez, vous pouvez prier pour nous qui partons et nous soutenir par vos prières.

Et vous soutiendrez aussi la cause pour laquelle nous luttons en participant à la collecte organisée afin d'acheter des avions de chasse.

PUISSANCE DE L'ÉTAT ET PUISSANCE DIVINE[1]

Chantées par des voix fortes et dures, les dernières strophes de l'hymne :

Tu as porté notre péché,
Et détruit la puissance de la mort.
Viens, Seigneur Jésus, et donne-nous Ta paix,

achèvent de résonner sous les voûtes. En me levant dans la chaire et en contemplant ma paroisse, il me semble parfois que l'église est remplie d'anges. Ils sont là, assis, côte à côte, tous uniformément vêtus de blanc, « en un si grand nombre que personne ne pou- « vait les compter »[2], et c'est ici, le 12 mars 1940, une foule venue de toutes les classes et de toutes les provinces.

Impérieuse, la question s'impose à mon esprit :

— « Ce sont ceux qui sont venus de la grande tri- « bulation »[3].

Ils ont fait le pas décisif et d'ici peu, plusieurs d'entre eux « laveront leurs vêtements dans le sang « de l'Agneau »[4]. Ils connaissent leur mission et se tiennent prêts à tout sacrifier pour le devoir et pour la foi. Et, de nouveau, j'entends une voix qui prononce les paroles de l'Ecriture :

— « Ne disiez-vous pas : Il n'y a plus que quatre « mois d'ici à la moisson ? Voyez, je vous le dis: Levez

1. Conférence prononcée à l'Aula de l'Université d'Upsal, le 12 mars 1940.
2. Apocalypse 7 : 9.
3. Apocalypse 7 : 14.
4. Apocalypse 7 : 14.

« vos yeux et vous verrez les champs blanchir, car déjà « ils sont mûrs pour la moisson »[1].

Levez les yeux et vous verrez le champ déjà mûr pour la moisson. Ce champ mûr c'est notre temps. Aussi notre peuple commence-t-il à prendre conscience de la tâche qui l'attend. N'est-ce pas un développement remarquable?

Auparavant nous disions toujours : Nous exigeons.

Tout récemment encore on disait : La gravité des temps exige.

Et maintenant le nombre augmente chaque jour de ceux qui, à leur grand étonnement, entendent dire : Dieu exige.

Notre peuple commence à sentir de nouveau que ce n'est pas l'homme qui a le droit d'exiger, pas plus que l'esprit du temps. Dieu intervient à nouveau. Dieu prononce à nouveau ses exigences.

L'initiative a été retirée aux sages. La propagande des hommes s'est suicidée par ses mensonges. Par contre le monde entier a pu voir un petit peuple mettre sa cause juste entre les mains du Père. Il n'a rien demandé à Dieu, mais a simplement dit :

— « Si Dieu veut que nous gagnions, nous gagne- « rons ; s'il veut que nous perdions, c'est qu'Il aura « ses raisons pour cela. »

La force intérieure du peuple finlandais ne consiste pas à exiger quelque chose de Dieu, mais à se soumettre aux exigences divines. Qui ne veut rien prescrire à Dieu, mais sait écouter les ordres divins dans l'humble obéissance, celui-là gagne en force intérieure. Il en est des peuples comme des individus. Le volontaire, qui place sa vie et sa mort entre les mains de Dieu s'apparente spirituellement au peuple finlandais. Les deux se sont rangés sous une volonté supérieure à la leur. Ils ont reconnu la loi du devoir et ils pressentent là-derrière, un ordre de Dieu.

1. Jean 4 : 35.

Dans ses exigences, Dieu va plus loin que nous le pensons. Le jeune homme riche de l'Evangile aurait dû vendre tous ses biens. La Finlande, elle, fut placée devant un ennemi infiniment supérieur. Aussi le Volontaire doit-il être prêt à se sacrifier pour une cause qui, de toute évidence, est sans espoir.

Mais les exigences de Dieu sont aussi plus incompréhensibles que nous ne le pensons. Abraham reçut l'ordre de sacrifier son propre fils. Des soldats finlandais sont mis dans la nécessité de faucher à la mitrailleuse des hordes égarées. Un Volontaire, qui est prêt à sacrifier sa vie pour la vérité et pour le droit, peut être tué par une balle perdue. Enfin les exigences de Dieu sont absolues, au delà de tout ce que nous imaginons.

— « Et quand je donnerais tout mon avoir aux « pauvres, et donnerais mon corps à brûler et que je « n'aie pas l'amour, je ne serais rien » [1].

Lorsque le peuple suédois envoie ses gantelets et ses épées en Finlande, mais qu'il le fait sans amour, tout cela ne sert de rien. Et quand le Volontaire tombe pour la liberté du Nord, mais qu'il se dévoue sans amour, sa mort est vaine.

« Qui donc peut être sauvé? »

Jésus regarda vers eux et leur dit :

— « Aux hommes, cela est impossible, mais tout « est possible à Dieu. »

La force intérieure d'un peuple repose sur les hommes chez qui Dieu a fait l'impossible. Le réveil en Finlande est issu des convertis. Ce ne sont pas les académiciens, ce ne sont pas les milieux instruits qui ont forgé l'avenir du pays. Non, c'est le menu peuple, le peuple croyant, les « réveillés ». Ils furent le sel, la force salutaire de la Finlande.

Et de nouveau la parole s'est avérée juste :

« Dieu a choisi les choses folles du monde pour « confondre les sages ; Dieu a choisi les choses faibles

1. 1 Corinthiens 13 : 3.

« du monde pour confondre les fortes ; Dieu a choisi « les choses viles du monde et les plus méprisées, « celles qui ne sont point, pour réduire à néant celles « qui sont, afin que personne ne se glorifie devant « Dieu. »[1]

Toutefois, la force intérieure d'un peuple dépend aussi en une large mesure de sa force extérieure. Car l'extérieur et l'intérieur vont de pair comme le corps et l'âme. Nous savons que « l'homme ne vit pas de « pain seulement », mais nous savons aussi que l'homme ne peut vivre sans pain. Manger du pain n'est pas un péché. C'est pourquoi on ne peut conserver à un peuple sa force intérieure, sans garantir également sa force extérieure. Si la Finlande n'avait point cette dernière, elle en aurait manqué intérieurement aujourd'hui. Lorsqu'un peuple perd les raisons de son existence, il perd aussi sa puissance intérieure. Ce n'est donc point un péché que de penser à sa force extérieure.

Jésus dit, il est vrai :

— « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Mais la Suède et la Finlande sont de ce monde.

Jésus a dit de même :

— « Si mon royaume était de ce monde, mes ser- « viteurs auraient combattu pour moi... »

On ne se bat pas pour le Royaume de Dieu les armes à la main, pas plus qu'on ne nourrit son âme avec du pain. Mais les serviteurs du Christ se battent pour un royaume de ce monde, aussi bien qu'on donne au corps sa nourriture. Dieu exige de nous que nous soignions notre corps, comme notre âme, aussi bien pour l'Etat suédois que pour le Royaume de Dieu. Le chrétien doit savoir accepter les exigences de Dieu avec la plus grande simplicité et sans arrière-pensée, même lorsqu'il s'agit de son corps et de son pauvre pays. On ne peut séparer l'intérieur de l'extérieur.

1. 1 Cor. 1 : 27-29.

Le principal sera toujours l'intérieur ; les moyens extérieurs ne viennent qu'en second lieu. Amour ou haine, voilà le contraste décisif.

Ce n'est pas seulement les armes à la main que l'on tue son frère. On le tue aussi quand on l'appelle « racca », « fou ». « Un meurtrier n'a pas la vie éter- « nelle en lui-même », mais d'après la parole de l'Ecriture, celui qui hait est un meurtrier. Donc, partir en guerre par amour n'est point un péché. Au contraire, l'amour se révèle en s'engageant à fond pour le bien. « A ceci nous avons reconnu l'amour, c'est qu'Il « a donné Sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons « donner notre vie pour nos frères. »

Nous ne pouvons échapper à l'appel que le dernier livre de la Bible adresse à chacun en particulier et à tous les peuples :

> Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de Laodicée :
>
> Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le principe de la création de Dieu : Je connais tes œuvres ; tu n'es ni froid ni bouillant. Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant ! Ainsi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni bouillant ni froid, je te vomirai de ma bouche En effet, tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche ; et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse point ; et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies. Je reprends et je châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle, et repens-toi. Voici, je me tiens à la porte, et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi.
>
> Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi-même j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône. Que celui qui a des oreilles, entende ce que l'Esprit dit aux Eglises !
>
> APOCALYPSE 3 : 14-22

Amen.

Troisième Partie

LA PAIX

Entre temps, la préparation militaire du Corps des Volontaires avait fait en Finlande des progrès toujours plus grands. On constitua un Groupe III sous les ordres du lieutenant-colonel Ekström et, le soir du 12 mars, on put donner à la compagnie de chasseurs qui, tout en étant administrativement indépendante, était placée sous les ordres directs du commandant du Corps des Volontaires, sa première mission tactique.

C'était le même mardi où fut prononcée la conférence d'Upsal, à la veille de la dernière étape de cette guerre. Depuis le samedi, des bruits couraient, à Stockholm, d'après lesquels une délégation finlandaise discutait des propositions de paix à Moscou. Personne n'hésitait plus à reconnaître que la situation militaire était devenue intenable dans la Carélie méridionale.

Malgré cela, la nouvelle de la signature de la paix nous surprit si violemment au matin du 13 mars qu'elle nous fit perdre haleine. Les conditions en furent plus dures que les exigences formulées par les Russes avant la guerre et qui pourtant avaient été déclarées inacceptables. La vie même de la Finlande, en tant qu'Etat indépendant, paraissait compromise. Viborg, la deuxième ville du pays, — et qui n'était plus qu'un monceau de ruines, — des champs fertiles et les prairies grasses de l'isthme carélien, de même que les grands centres industriels de l'Est finlandais durent être cédés à l'U. R. S. S.

L'évacuation de ces territoires s'imposait, car la

Finlande ne pouvait abandonner ses enfants à la dictature bolchévique. Le torrent des émigrés s'écoula le long des routes avec son cortège de détresses et de lamentations. Les pauvres exilés emportaient leurs pauvres biens roulés en ballots sur des chars et dans des brouettes, au milieu d'un profond silence, les dents serrées, car c'est ainsi que les Finlandais ont coutume de souffrir.

Dès qu'il eut connaissance de la signature de la paix, l'aumônier voulut rejoindre sa troupe. Un avion lui avait été promis, mais il ne se trouva pas disponible par la suite. L'aumônier partit donc par le train, le 13 mars au soir.

Quand on sait avec quelle intensité morale et spirituelle les Volontaires s'étaient mis au service de leur noble tâche, on comprend que ce changement abrupt (on disait que la paix avait « éclaté ») ait provoqué une forte crise psychique. Le grand but, sur lequel, jusqu'à hier encore, toutes les pensées, toutes les énergies, tous les efforts étaient concentrés, s'était évanoui en l'espace d'une nuit. Le Volontaire se trouvait devant le néant. Plus rien n'existait de ce qui lui avait rendu acceptable et supportable la vie dans la neige et dans la glace.

Personne ne s'étonnera en apprenant qu'à la nouvelle de la paix, le Corps des Volontaires ait réagi par un violent ébranlement intérieur, et nous fûmes heureux que tous nos camarades aient su résister, sans que nous ayons eu à déplorer un seul suicide.

Le matin même du jour où fut signée la paix, les Russes canonnèrent encore le Corps des Volontaires, tant avec leur artillerie que par avions, ce qui nous coûta la vie de dix des nôtres.

Le dimanche des Rameaux, 17 mars, l'aumônier prêcha derechef en campagne. Il s'agissait, maintenant, de donner un nouveau but à l'esprit de sacrifice des soldats qui voyaient approcher leur retour au pays.

SUR LE CHAMP DE BATAILLE[1]

> La grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu, notre Père, et du Seigneur Jésus-Christ !
> Je rends grâces à mon Dieu, toutes les fois que je me souviens de vous, et, dans toutes mes prières, je prie toujours pour vous tous avec joie, à cause de la part que vous avez prise aux progrès de l'Evangile, depuis le premier jour jusqu'à maintenant, étant persuadé que celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour de Jésus-Christ.
>
> Epître aux Philippiens 1 : 2 à 6.

Ces mots furent jadis adressés par l'apôtre Paul aux chrétiens de Philippe. Mais les paroles de la Bible ont le singulier avantage d'être vivantes en tout temps. C'est pourquoi, aujourd'hui, ce texte de l'Apôtre nous concerne :

— « Je rends grâces à mon Dieu de tout le sou-« venir que je garde de vous. »

Dieu soit remercié des hommes de Suède et de Norvège qui, en dépit de tout, répondirent à l'appel et vinrent jusqu'ici.

— « Je rends grâces à mon Dieu... de la part que « vous prenez à l'Evangile depuis le premier jour « jusqu'à maintenant. »

Dieu soit remercié des hommes de Suède et de Norvège qui se sont trouvés disposés à prendre part au travail pour l'Evangile et qui étaient prêts, le 17 mars, à donner leur vie pour le droit et pour la vérité.

Ils n'étaient pas très nombreux, mais nous remercions Dieu de ce que ce petit nombre se soit trouvé disponible et ait pu être envoyé ici. Il y a donc encore de l'espoir pour la vieille Suède et pour la Norvège.

1. Du 17 mars 1940.

Vous êtes venus ici lutter pour la victoire de la Justice. La Justice n'a pas vaincu. Donc, la lutte n'est pas terminée. Elle doit continuer. Mais il faudra que vous vous dirigiez vers un autre champ de bataille. Notre chemin nous reconduit chez vous. Nous nous trouvons placés, là-bas, devant un ennemi bien pire que celui que nous avons combattu ici. Cet ennemi s'appelle la paresse, la facilité de vivre, l'incompréhension. Mais dans la lutte contre cet ennemi, — la Croix et la Liberté ne sont pas moins en jeu.

Notre peuple est devenu infidèle à son idéal.

— « Ceux qui font du ventre leur dieu, ceux qui « laissent bafouer leur honneur, ceux dont la pensée est « terrestre... », dit la Bible. Le suprême idéal, c'est Christ lui-même. Notre peuple a commencé de l'oublier. Nous voyons, chez les sans-Dieu, où cela conduit.

La lutte qui nous attend à la maison est très ardue. Elle est désespérée pour ceux qui ont perdu leur idéal. Mais qui croit, qui sait en quoi il peut croire, n'est pas sans espoir. Camarades, n'avez-vous pas, plusieurs fois, senti la présence de Dieu durant votre séjour ici?

Plusieurs d'entre nous l'ont sentie comme jamais encore. Nous ne comprenons pas les voies de Dieu. Mais nous savons que Lui seul peut nous donner la victoire finale.

Si nous voulons combattre victorieusement les démons de notre peuple, il faut que cela soit au nom du Saint-Esprit. Sans cela, nous luttons vainement. La force du peuple finlandais réside justement dans sa confiance en Dieu.

L'endurance et le courage du soldat finlandais, le magnifique esprit de sacrifice des Lottas, qui pourrait les expliquer, sinon par la foi chrétienne véritable et pure ? Nos camarades tombés nous donnent aujourd'hui cette consigne :

— Continue la lutte pour laquelle nous avons donné nos vies. Continue la lutte contre la méchanceté

et l'incrédulité. La lutte pour la justice, pour la vérité et pour la foi chrétienne...!

Recueillons-nous maintenant dans la prière et ouvrons nos cœurs à cet appel, afin que nous soyons prêts pour la nouvelle tâche que Dieu nous réserve :

Seigneur, sois miséricordieux envers les âmes de nos camarades tombés. Donne à leurs bien-aimés la force de Ta consolation. Bénis et réconforte les blessés et les malades. Place-nous tous sous Ta garde et fais de nous Tes enfants! Amen.

VENDREDI SAINT[1]

Ecoutons maintenant la Parole sainte, telle que nous sommes habitués de l'entendre lire, dans nos églises, le jour du Vendredi saint.

On nous enseigne que le Christ fut crucifié à la troisième heure.

A la troisième heure — c'est-à-dire à neuf heures. Nous sommes donc réunis, aujourd'hui, juste à l'heure où commença la passion de Golgotha.

Le premier, qui, après la mort de Jésus, lui rendit témoignage, était un soldat. Le centurion qui montait la garde auprès de la croix, reconnut que ce n'était pas un malfaiteur qui était cloué là.

— « Cet homme était vraiment juste », — tel fut son simple témoignage.

Depuis lors et à travers tous les temps, de nombreux soldats ont fait la même expérience. Ce n'est pas seulement lors de ce premier Vendredi saint que les hommes ont essayé de se débarrasser de Jésus. Chaque époque l'a fait ; nous aussi, toi et moi, avons agi ainsi. Quand Jésus est venu à nous et nous a demandé notre cœur tout entier, nous lui avons tourné le dos. Peut-être même l'avons-nous bafoué, tourné en ridicule. Nous avons tout fait pour l'écarter de notre chemin.

Et si Jésus venait maintenant en Suède, il ne rencontrerait très certainement que fort peu de compréhension.

Pourtant, il arrive que nos yeux s'ouvrent et que, comme le centurion près de la croix, nous nous

1. Dans le secteur de Märkäjärvi, sur l'ancien front, le 22 mars 1940.

rendions compte que Jésus était un juste, le seul juste. Alors notre cœur se réjouit en apprenant qu'il y a eu, malgré tout, sur cette terre, un homme toujours juste et plein d'amour. Nous voyons, autour de nous, tant de fausseté, de duplicité et de mesquinerie, qu'il est magnifique de poser ses regards sur Jésus, de voir enfin quelqu'un qui ne soit pas comme les autres!

Jésus suivait son chemin rectiligne. Il savait que sa mission, l'œuvre pour laquelle il vivait et travaillait serait consacrée par sa mort. Il s'en alla courageusement vers la mort. Jusque sur la croix (au gibet, dirions-nous), il donna la preuve que non seulement il était sans haine, mais qu'il voulait uniquement notre bien. Il nous a ouvert le ciel. Il nous a montré ce qu'est Dieu. C'est ainsi qu'il devint notre Sauveur. C'est parce que Jésus nous a précédés, qu'il est merveilleux de vivre et de mourir. Amen.

LA SAINTE-CÈNE, AU SOIR DU VENDREDI SAINT

Texte : Le septième acte de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le soir du Vendredi saint nous voyons venir Joseph d'Arimathée, « qui était un disciple de Jésus, mais en « secret », et Nicodème « qui auparavant était allé de « nuit vers Jésus ».

Ce que Jésus n'avait pu obtenir de son vivant, sa mort le réalisa. Car c'est la mort de Jésus qui amena ces deux hommes — Joseph et Nicodème — à se proclamer ouvertement ses disciples.

Nous autres humains ne comprendrons jamais les voies de Dieu. Dieu est véritablement le Dieu des surprises. Jamais l'avenir de l'humanité n'avait paru plus sombre que ce premier Vendredi saint, alors que les hommes assassinèrent le meilleur et le plus noble qui ait jamais vécu sur cette terre. Pourtant cette mort fut le début de quelque chose de nouveau et d'infiniment beau. C'est justement la croix qui en devint le symbole. Cette croix n'était pas autre chose qu'une potence, un épouvantable instrument de supplice, réservé aux plus grands criminels. Et voilà que la croix revêt pour nous, chrétiens, une tout autre signification : elle nous parle d'espérance et de victoire. Dieu peut transformer l'ignominie et le mépris en honneur et en triomphe : voilà la prédication de la croix !

En ce moment, nous autres, membres du Corps des Volontaires, sommes indécis et prostrés. L'avenir nous

apparaît bien sombre et il nous est difficile de conserver l'espérance. C'est le moment, mes camarades, de nous rappeler la prédication de la croix ! Les voies de Dieu sont miraculeuses. Il peut se servir de la souffrance, de la déception et même de la honte pour créer quelque chose de nouveau et de grand. N'ayons pas trop peu de confiance en Dieu. Il a besoin d'ouvriers et il les choisit parmi nous, les hommes. Dieu peut faire des miracles avec des hommes joyeux, confiants, avec des chétiens. Il peut le faire aussi dans notre pays. Beaucoup d'entre nous ne sont que des chrétiens anonymes — tels Joseph et Nicodème. C'est pourquoi il n'y a pas en nous de force, pas d'enthousiasme, pas d'esprit de conquête.

Devenons des confesseurs ! Aurions-nous honte d'être à Jésus ? Voilà notre grand péché : ne pas prendre au sérieux Jésus. Rendons-lui donc en ce Vendredi saint, le témoignage qui lui est dû et demandons à Dieu de faire de nous des chrétiens meilleurs et plus courageux...

PAQUES[1]

Nous lisons le récit de Pâques, au dernier chapitre de S[t] Marc.

La coutume veut qu'en ce jour nous nous souhaitions d'« heureuses Pâques ! » Ce n'est point un hasard. De tout temps, les Pâques chrétiennes ont été la fête de la joie : Pâques et joie vont de pair. Voilà pourquoi nous disons aujourd'hui:

— Joyeuses Pâques!

C'est la joie de la résurrection de Jésus qui donne aux hommes la joie de Pâques. Cette résurrection est devenue le grand tournant. Auparavant, les disciples étaient abattus, découragés, désespérés. La résurrection de Jésus changea tout cela. Non seulement ils furent quelque peu consolés, mais le miracle de la résurrection fut aussi la cause d'un miracle dans l'âme des disciples eux-mêmes. Leur petit troupeau anxieux et défaillant se métamorphosa en une communauté rayonnante, qui partit à la conquête du monde. Le joyeux enthousiasme des premiers disciples fit tache d'huile. On savait que le monde possédait désormais un Vainqueur, un Sauveur qui avait détruit la mort elle-même.

C'est ainsi que la fête de Pâques, célébrée en souvenir du Christ victorieux, devint la principale solennité chrétienne. La foi au Ressuscité prit triomphalement son essor à travers ce monde.

Quant à nous, nous ressemblons bien davantage aux disciples d'avant la résurrection : découragés,

1. A Kemijärvi, le 24 mars 1940.

accablés, sans espoir. Aussi longtemps que nous resterons ainsi, nous ne pourrons conquérir le monde. Pourtant, nous voudrions bien maintenant rentrer à la maison et conquérir la Suède. Nous voudrions susciter, dans notre peuple somnolent, l'enthousiasme pour tout ce qui est juste, vrai et honorable. Mais si nous voulons créer cet enthousiasme, nous devons en être pénétrés les premiers. Si nous voulons gagner les autres, il faut que nous soyons nous-mêmes saisis. Ce n'est pas en étant amers et déprimés que nous irons de l'avant.

De l'enthousiasme et de la joie, voilà ce dont la Suède a besoin. Le christianisme peut communiquer un tel enthousiasme et une telle joie. Il le peut, car il ne table pas seulement sur des forces humaines, mais avant tout sur des miracles divins.

Quiconque a ressenti en son propre cœur quelque chose du miracle de Pâques croit fermement que ce miracle peut aussi survenir chez autrui. Il croit inébranlablement que Jésus peut créer une vie nouvelle, non seulement chez ceux qui sont tombés au combat, mais aussi chez les survivants.

A toi, Dieu peut donner un nouvel esprit de confiance. Toi aussi, tu peux devenir un serviteur de Dieu, pour travailler au réveil de la Suède. Amen.

LUNDI DE PÂQUES[1]

Ce même jour, deux d'entre les disciples allaient à un bourg nommé Emmaüs, qui était à soixante stades de Jérusalem ; et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé. Or il arriva, comme ils s'entretenaient et discutaient ensemble, que Jésus lui-même s'approcha et se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. Il leur dit : — Quelles sont ces paroles que vous échangez entre vous chemin faisant? Et ils s'arrêtèrent tout tristes. L'un d'eux, nommé Cléopas, lui répondit : — Es-tu le seul étranger à Jérusalem, qui ne sache pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? — Et quoi? leur dit-il. Ils lui répondirent : — Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple ; comment les principaux sacrificateurs et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié. Pour nous, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; mais, avec tout cela, voici le troisième jour que ces choses sont arrivées. Il est vrai que quelques femmes, qui sont des nôtres, nous ont fort étonnés : elles sont allées de grand matin au tombeau, et, n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur sont apparus et leur ont dit qu'Il était vivant... Alors Jésus leur dit : — O gens sans intelligence et d'un cœur lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que Christ souffrît ces choses, et qu'Il entrât ainsi dans sa gloire? Puis, commençant par Moïse et continuant par tous les prophètes, il leur expliqua, dans toutes les Ecritures, ce qui le concernait...

Evangile selon St Luc 24 : 13-27.

Combien nous comprenons les deux disciples qui quittaient Jérusalem tout attristés ! Ils avaient tant espéré, ils avaient cru avec une telle vaillance. Ils avaient espéré que Jésus délivrerait le peuple, ils avaient cru qu'Il était l'Elu du Seigneur, le Messie. Et maintenant, pour eux, tout s'était écroulé. Jésus, le prophète, n'avait rien pu faire. Au contraire, il avait été rejeté par le peuple et cloué à la croix.

1. A Märkäjärvi, le 25 mars 1940.

Tel est le point de départ de notre récit. Puis, nous voyons se joindre aux deux disciples un troisième, un pèlerin inconnu. Et quand celui-ci quitte les deux premiers, tout est transformé : les deux disciples, auparavant si découragés, ont recouvré la foi. Ils ont vécu un miracle,le miracle d'un renouveau :

— « Notre cœur ne brûlait-il pas, alors qu'Il cau-« sait avec nous sur la route, pendant qu'Il nous expli-« quait les Ecritures? »

Les deux disciples avaient appris que, pour réaliser ses projets, Dieu emprunte souvent d'autres chemins que nous ne pensons. Ils avaient cru savoir exactement comment les choses devaient se passer pour que tout aille bien. Et voilà que l'Ecriture leur révélait que le chemin de la gloire passe par la souffrance. Ils avaient été sans intelligence et lents à croire. Or, maintenant, grâce aux explications de Jésus, ils eurent comme une vision des intentions cachées de Dieu. Jésus lui-même devint pour eux la preuve du miraculeux pouvoir divin. Leur cœur brûlait...

Chez nous aussi l'accablement peut se transformer en ardent enthousiasme. Nous aussi, nous pouvons éprouver la présence de Jésus, et obtenir la certitude que malgré tout Dieu nous conduit par la souffrance à la gloire. Car les individus, comme les peuples, ne parviennent à la joie et à la paix qu'en passant par la souffrance. C'est pourquoi nous acceptons avec reconnaissance les contrariétés et les peines comme un chaînon indispensable de l'éducation que Dieu nous accorde. Souvenons-nous que notre Maître a vaincu la mort. Il a vaincu, ses disciples ont toujours vaincu, et ils vaincront encore. Amen.

Parmi les Volontaires, la Semaine sainte se passa dans le deuil et dans la désillusion. Il s'agissait, pour leur aumônier, de faire briller à travers cette obscurité terrestre la lumière de l'éternité.

Le dimanche après Pâques — désigné par l'Eglise comme « le dimanche blanc » — c'est une autre note qui résonne. Le combattant s'est virilement ressaisi. La lutte continue; il faut s'engager à nouveau, sur un autre front.

Ce que nous allons voir tout à l'heure est extrêmement important. Il s'agit d'un présent de Dieu. La guerre en Finlande n'aura pas été vaine. Elle aura fait mûrir une moisson, qui maintenant pourra être récoltée. En ce « dimanche blanc », la « paix noire » est changée en victoire pour un petit groupe de chrétiens.

LA LUTTE CONTINUE[1]

L'Apôtre nous exhorte :

> Au reste, fortifiez-vous dans le Seigneur, et par sa force toute-puissante. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les embûches du diable. Car ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les dominations, contre les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais qui sont dans les régions célestes. C'est pourquoi prenez toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister dans le mauvais jour, et qu'ayant tout surmonté, vous demeuriez fermes.
>
> Epître aux Ephésiens 6 : 10 à 13.

La lutte qui nous attend n'est pas une lutte contre « la chair et le sang », mais elle est dirigée contre les dominations[2].

1. Culte militaire devant Rovaniemi, le dimanche 31 mars 1940.
2. Ephés. 6 : 12.

La lutte contre chair et sang est une chose. Mais une autre est le combat contre les puissances spirituelles, contre la fausseté, la paresse, l'égoïsme.

Nous nous étions préparés ici, en Finlande, pour la lutte contre la chair et le sang. Quelques-uns d'entre nous sont tombés sous les balles et sous les coups de l'ennemi. Mais maintenant nous attend en Suède la lutte contre les puissances des ténèbres, contre le souverain de ce monde qui s'appelle « le Moi » et contre les puissances ayant nom : torpeur, paresse, nonchalance, peur même. Beaucoup parmi vous, les Volontaires, tomberont dans cette nouvelle guerre.

Lorsqu'on sait qu'une bataille est imminente, il serait frivole de ne pas s'y préparer. Nous n'avons pas le droit de nous montrer superficiels et d'être dépourvus du sens de notre responsabilité. Nous, qui avons vu de près la méchanceté païenne, comme aussi la puissance chrétienne, nous portons une responsabilité envers notre pays. Nous savons ce qui l'attend. Et nous n'avons pas le droit de le taire, quels que puissent être les efforts entrepris pour nous empêcher de la proclamer. Nous savons aussi en quoi a consisté la force profonde du peuple finlandais : dans sa tranquille confiance en Dieu et en sa juste cause. Ceci aussi, nous devons le proclamer. Nous devons être prêts pour les jours mauvais.

Notre devoir consiste à préparer notre pays à ces jours mauvais. Nous devons viser à établir une meilleure défense de notre peuple. Nous devons le faire avant que les jours mauvais n'arrivent. Il ne doit plus jamais arriver que nous abandonnions un peuple de frères. Un traité de protection réciproque ne suffit pas. Il faut que nous disposions d'une force armée suffisante et que notre peuple soit pénétré d'un bon esprit. Alors, la prochaine fois, nous ne laisserons pas les autres seuls, que nous ayons, ou non, conclu un traité d'alliance avec eux.

Nous aurons donc à lutter sur un front *extérieur*. Mais il faut aussi que la lutte soit engagée sur le front *intérieur*. Nul ne devient un Réformateur sans avoir livré de grandes luttes dans son propre cœur. Et si la lutte contre les puissances des ténèbres doit être menée sur cette terre avec quelques possibilités de succès, il faut aussi que nous ayons remporté la victoire dans nos âmes. C'est là une loi, à laquelle nous ne pouvons échapper. S'il y a tant de corruption en Suède, c'est qu'elle ronge trop de cœurs. Si nous voulons introduire un nouvel esprit dans notre peuple, il faut que tout d'abord nos âmes soient rénovées.

M'est avis que, dans ce but, nous avons besoin de la religion. On ne peut se rénover soi-même, pas davantage qu'on ne peut se soulever soi-même par les cheveux.

La religion dispose d'un moyen qui lui est unique : elle compte et agit avec des forces qui sont hors de notre portée. La religion ne consiste pas à courir à l'église et à marmonner des prières. La vraie religion consiste à faire la volonté de Dieu. Et celui qui le veut sérieusement constate bien vite que la prière, la lecture de la Bible et la fréquentation des cultes, sont des moyens indispensables pour garder son âme pure et forte.

Amis, prenez maintenant en mains toutes les armes de Dieu, afin que vous soyez prêts à lutter quand viendront les jours mauvais ; il faudra que vous soyez à même de tenir sur les positions qui vous auront été confiées. Amen.

DEUX CAMARADES TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR SONT INHUMÉS DANS LA TERRE NATALE

MELCHER WERNSTEDT [1]

Jésus dit:

> En vérité, je vous le dis, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point.
>
> Evangile selon St Marc 10 : 15.

Quelle est la grande œuvre qui nous est demandée pour avoir accès au ciel ? On n'attend pas de nous une œuvre héroïque. C'est bien plus simple : il n'y a qu'à savoir accepter comme un enfant.

Cela paraît si simple. Et ce n'est pourtant pas si facile car la plupart d'entre nous ont perdu les sentiments de confiance de l'enfant. Nous sommes devenus des hommes adultes, des hommes capables, des hommes qui tiennent à leur dignité et qui ferment soigneusement leurs portes afin que personne ne les approche trop. Nous ne voulons pas paraître enfantins. Nous nous efforçons de nous faire valoir, aussi bien devant Dieu que devant les hommes. Le caractère ouvert et confiant de l'enfant ne cadre pas avec nos idéals. Nous jouons de préférence au supérieur-qui-ne-doit-rien-à-personne. Nous préférons donner et distribuer, que recevoir et accepter.

Oui, mais « celui qui n'accepte pas le Royaume des « cieux comme un enfant, n'y entrera pas ». Jésus nous

1. Oraison funèbre prononcée à la cathédrale de Strängnäs, le 6 avril 1940.

connaissait, nous, les hommes, mieux que quiconque. Il savait que le plus grand obstacle au développement d'un homme est justement le fait qu'il a perdu sa réceptivité. Aussi haut qu'un homme soit parvenu dans cette vie — s'il a fermé son esprit, il n'y a plus d'espoir pour lui. Il restera sur place. Or, cette immobilité signifie la mort. Mais dès que nous avons fait un petit bout de chemin, en ouvrant notre âme toute grande, alors des possibilités insoupçonnées nous attendent. Quel que soit l'endroit du chemin où nous nous trouvons, la chose principale est de ne pas rester immobiles, mais de continuer à avancer. Seuls les réceptifs, seuls les enfants peuvent progresser. Seul celui qui sait recevoir le Royaume de Dieu, tel un enfant, y entre.

Les hommes au caractère ouvert, aiment aussi les enfants. Melcher Wernstedt était heureux en compagnie des enfants de ses amis. De tels hommes sont aussi chez eux là où la lutte est la plus acharnée. Melcher aimait le stade et il trouva la mort sur le champ de bataille. Justement parce que son esprit était ouvert et qu'il possédait une âme vivante ; justement parce qu'il avait le cœur d'un enfant, il connut la mort du héros.

Mon cher Melcher, te voilà maintenant chez toi. Tu as quitté les vastes plaines blanches pour venir reposer dans la terre de tes pères. Là-bas, le froid était rigoureux et le sol gelé. Ici le soleil printanier commence à réchauffer la terre. Le lumineux souvenir qui nous reste de toi nous réchauffe également. Nos cœurs si froids et nos esprits si durs, voilà que maintenant le soleil y pénètre, les réchauffe, leur donne une nouvelle vie. Nous croyons que le Sauveur était lui-même derrière toi. Nous croyons que tu as reçu de Lui le meilleur de toi-même, de Lui, qui est l'auteur de tout bien. Et maintenant, nous Le remercions de ce qu'Il t'a donné à nous. Nous Le remercions pour tout ce qu'Il nous a donné par toi. Et nous lui demandons la grâce de devenir ses véritables enfants qui savent accepter, le

cœur ouvert et reconnaissant, tout ce qu'Il veut bien nous donner.

Notre Père, nous remettons notre esprit entre Tes mains. Prends-nous tous, les vivants et les morts, sous Ta puissante protection et réunis-nous dans Ta maison paternelle. Amen.

HELGE WALLMANN[1]

« C'est pourquoi, nous ne perdons point courage ; mais si notre homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car notre légère affliction d'un moment produit pour nous le poids éternel d'une gloire sans mesure et sans limite, parce que nous ne regardons pas aux choses visibles, mais aux invisibles ; car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles.

IIe Epître aux Corinthiens 4 : 16 à 18.

Il y a deux mondes. Le premier passe : il est fait des choses visibles. Le second est éternel : il est fait des choses invisibles.

Il y a deux sortes de gens. Les uns ne s'occupent que des choses qu'ils voient. Mais ceux de l'autre catégorie savent que les choses invisibles sont les plus importantes.

La première catégorie d'hommes aime la tranquillité. Leur devise est : la paix à tout prix ! Ils ne sont satisfaits que s'ils peuvent manger, dormir et jouir de la vie. Les gens de l'autre camp croient à quelque chose qu'ils appellent leur idéal. Ils n'ont plus de repos lorsqu'ils voient leur idéal opprimé. Si leur idéal s'appelle « la liberté », il faut qu'ils secourent

1. Oraison funèbre en l'église de Rimbo, le 7 avril 1940.

ceux qui sont menacés par les plus forts. Si leur idéal s'appelle « la justice » il faut qu'ils viennent en aide aux persécutés. Et si leur idéal s'appelle Jésus-Christ, il faut qu'ils viennent en aide à ceux qui sont dans la détresse. Pour eux il n'y a pas de paix à tout prix. Il faut qu'ils luttent pour réaliser leur idéal. Ils placent la liberté, la justice et le christianisme plus haut qu'un bon lit douillet et qu'une table bien couverte. Leur regard est dirigé vers les choses invisibles. Ils savent que les choses que l'on voit ne sont que passagères, alors que les invisibles sont éternelles.

Il y eut certainement, dans le Corps des Volontaires en Finlande, des gens des deux sortes : de ceux qui portent leur attention sur les choses visibles et de ceux qui veulent vivre et mourir pour les choses invisibles, pour un haut et noble idéal. La plupart luttèrent pour les valeurs éternelles ; nous ne les nommerions pas tous des chrétiens, mais Dieu connaît les siens. Il sait que maint jeune homme, qui ne prétendait pas lui-même être un chrétien, était, dans son cœur et dans son âme, plus chrétien que beaucoup de ceux qui, ici, prétendent à ce titre. Quiconque est prêt à tout sacrifier, même sa vie, pour les choses que l'on ne voit pas, est en esprit avec Celui qui est le Bon Berger et qui donne Sa vie pour ses brebis.

Qui a eu le privilège de sceller de son sang et de sa vie sa foi dans la liberté et dans la justice, celui-là a marché sur les traces du Seigneur. Et c'est pourquoi nous osons croire que son pèlerinage continue de l'autre côté du voile et que Notre Sauveur le conduira dans la maison du Père éternel.

Lieutenant Helge Wallmann ! Nous te souhaitons la bienvenue dans ta terre natale. Nous te remercions de ce que tu as fait pour la liberté du Nord et l'honneur de la Suède. Nous te félicitons d'avoir eu le privilège d'une mort héroïque. Et maintenant, nous remettons ton âme entre les mains de Celui qui règne dans les

cieux et sur la terre et te souhaitons toute Sa gloire. Nous remercions Dieu de ta vie, de ta mort et de ton exemple salutaire.

Nous Te prions, O notre Père céleste, de donner à ses parents, à ses frères et sœurs et à ses amis, dans leur deuil profond, Ta consolation et Ta force. Aide-leur à comprendre que la liberté est digne des plus grands sacrifices et aide-nous à vivre, tous, de plus en plus, pour les choses invisibles.

Viens Toi-même, Seigneur, et conduis-nous, chaque jour, jusqu'à ce que Tu nous permettes d'entrer dans Ta splendeur céleste. Amen.

***

C'est ainsi qu'ont résonné auprès du cercueil du camarade tombé au champ d'honneur, les paroles de l'aumônier, après cette courte et si étrange lutte. Elles ne veulent pas être une litanie funèbre, une lamentation. Le culte des morts (Totenrune) *nous oblige à tourner avec énergie nos regards vers l'avenir. La mort de ce camarade constitue une obligation, elle est un engagement des vivants à son égard.*

Le Corps des Volontaires, rentré au pays, se doit de continuer la lutte. Car même une courte campagne peut transformer ses participants. Habituée désormais à regarder la vie en face sous sa forme la plus amère et capable de tirer les dernières conséquences de ses convictions personnelles, cette petite cohorte se place, telle une colonne compacte, dans une société qui, s'appuyant sur la formule « la paix à tout prix », déserta la lutte pour les valeurs humaines.

L'histoire a démontré avec une écrasante abondance de preuves, que cette lutte ne peut être conduite avec les seules armes de la langue et de la plume !

Grand est le danger de tomber dans l'autre extrême : vouloir se battre par goût de la lutte, dans le seul but

de conquérir la puissance. La tentation est grande, car le diable offre en exemple tous les royaumes de ce monde et leur gloire et il dit :

— « Tout ceci je te le donnerai, si tu te prosternes devant moi et m'adores. »

Le Corps des Volontaires est rentré au pays. Il a établi un programme d'action pour continuer son effort. Il ne s'est pas prosterné devant le démon de la puissance ; il ne l'a pas adoré. Tel est le fruit visible du message chrétien qui nous a accompagnés durant toutes les étapes de notre campagne.

Le 27 mars 1940, avant leur départ du front, avant d'abandonner ce sol désormais saint pour tout Suédois, — parce qu'il est trempé de sang suédois, versé pour le défendre contre la barbarie de l'Est, — les Volontaires constituèrent une association. Le but en est de maintenir en éveil l'esprit qui animait leur Corps, de le répandre et de continuer la lutte pour la défense, en paroles et en actes, de la liberté du Nord.

Ce fut le privilège de la Suède durant cette guerre de Finlande, que d'avoir entrevu la moisson dont a parlé le Maître. Les ouvriers qu'Il envoya pour la préparer étaient en nombre restreint — huit mille hommes au plus — réunis sous le signe

S F K

Svensk Fri Kar — Le Corps franc suédois.

Mais si faibles soient-ils, ils veulent être le sel de la terre dans une nation qui doit être prête aux suprêmes sacrifices pour la défense de son vieil idéal traditionnel.

La lutte qui s'annonce sera une oblation au service du Divin Maître du monde pour obéir à Sa Parole. Elle se résume en ces mots :

LE GLAIVE SOUS LA CROIX.

D744.4 .A31
Le glaive sous la croix : en Finlande
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00045 7434